This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07579936 5

NKV
D. Pargeli.

BIBLIOTHÈQUE

DES

ÉCOLES CHRÉTIENNES

APPROUVÉE

PAR Mgr L'ARCHEVÊQUE DE TOURS

—

2e SÉRIE

PROPRIÉTÉ DES ÉDITEURS

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX
AND TILDEN FOUNDATIONS

La mendiante regarda la belle dame qui, en lui parlant, l'appelait par son nom.

Not in R.D.
11/20/17

MARCELLINE

OU

LES LEÇONS DE LA VIE

PAR

Mme DE CHABREUL (pseud. Z. Du Parquet, Marguerite)

TOURS

Ad MAME ET Cie, IMPRIMEURS-LIBRAIRES

M DCCC LXII

M.M.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
821183
ASTOR LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1918 L

MARCELLINE

PREMIÈRE PARTIE

I

Or j'étais un enfant bien né, et j'avais reçu de Dieu une bonne âme.

(*La Sagesse*, ch. v.)

Le temps était sombre, la soirée assez froide, quand une pauvre ouvrière, dont les vêtements étaient tout humides, rentra chez elle, après sa journée de travail. Il lui sembla retrouver le soleil et la chaleur en revoyant sa petite fille. L'abandon où elle la laissait pour aller lui gagner du pain, lui causait un tel souci, qu'elle y songeait bien plus qu'à sa propre peine, et qu'il lui fallait la vue de Marcelline pour la rassurer.

Toutes ses inquiétudes cessèrent quand la petite fille lui eut donné ce bon baiser bien franc, qui témoigne que la conscience est pure. Marcelline, livrée à elle-même pendant plusieurs heures, savait que toutes ses actions étaient sous le regard d'un Dieu présent, quoique invisible, et elle pouvait raconter sans se troubler tout ce qu'elle avait fait étant seule.

Quand Mme Marie eut allumé la chandelle qu'elle apportait, et jeté sur le feu éteint quelques brins de fagot qui égayèrent la chambre un moment, elle prit Marcelline sur ses genoux, avant de se mettre à préparer le souper.

« Voyons, mon enfant, lui dit-elle, comment as-tu employé ton temps depuis trois heures? »

Marcelline chercha quelque temps pour bien se souvenir et mettre un peu d'ordre dans son récit.

« Maman, dit-elle, quand vous êtes partie, j'ai cru que j'allais m'ennuyer beaucoup; mais, après m'être mise à ma petite table, j'ai vu que Louis m'avait fait un si bel exemple d'écriture, que j'aurais du plaisir à le copier. Je m'y suis appliquée; et cependant ce que j'ai fait ne ressemble pas beaucoup au modèle. J'aurais bien recommencé plusieurs

fois, si vous ne m'aviez pas tant recommandé de ménager le papier. Comme vous m'aviez permis de jouer entre chaque devoir, j'ai habillé *miss Dolly*, et j'allais travailler à ses petites affaires, quand j'ai vu qu'il faisait déjà un peu noir, et que si je ne me dépêchais, je n'aurais plus assez de jour pour apprendre ma leçon. C'était de la grammaire française, avec des noms bien difficiles à retenir. Je m'y appliquais, maman, de toutes mes forces, et puis, à la fin, je n'y voyais plus. Alors je me suis endormie dans l'obscurité, et je ne me suis réveillée que quand vous avez ouvert la porte. »

Cette narration de Marcelline ne différait guère de celles qu'elle faisait à sa mère chaque fois que celle-ci rentrait après sa journée. Le matin, Mme Marie la levait, et lui laissait en son absence le soin de ranger la chambre et de préparer le déjeuner de son frère. Celui-ci revenait seul à neuf heures, et à deux heures la famille était réunie pour le dîner. A trois heures, Marcelline était encore laissée à la garde de Dieu jusqu'au soir.

Mme Marie embrassa la pauvre petite et lui dit : « Maintenant habillons-nous ; Louis va bientôt rentrer. »

II

Marcelline courut à une grande armoire qui formait porte-manteau, et décrocha deux robes de laine d'inégale grandeur. Sa mère lui mit sa robe, et lui releva sous sa résille noire ses cheveux un peu détachés. Ensuite elle s'occupa d'elle-même, ôta le vilain mouchoir de coton qui couvrait sa tête, et le remplaça par un de ces petits bonnets de crêpe lisse blanc que portent les veuves anglaises. Elle changea aussi de robe; la sienne, quoique propre, faisait pitié à voir : c'était une indienne de deuil dont on ne reconnaissait plus la couleur et le dessin qu'aux morceaux neufs qui avaient servi à raccommoder le corsage.

Ainsi vêtues, la mère et la fille ne ressemblaient plus à ce qu'elles étaient tout à l'heure. Quoique leur distinction naturelle se fît jour sous les habits de travail, au premier aspect on pouvait s'y tromper et les prendre pour ce qu'annonçait leur pauvre costume, pour d'honnêtes ouvrières; tandis qu'avec ces robes noires bien propres et leurs cheveux lissés elles avaient toute l'apparence de

dames, comme elles en avaient les bonnes manières et le langage.

Marcelline mit le couvert avec soin. On pourrait dire que ce n'était pas une tâche bien difficile ; mais il y a manière de faire les choses les plus simples, et sa mère lui avait appris que l'ordre est une partie du bien-être. Elle essuya, avant de les placer sur la table, les trois assiettes qui devaient leur suffire ; elle plaça bien régulièrement un couvert de fer à côté de chaque assiette, un de ces verres étroits par la base, comme on n'en voit plus que dans les cabarets de village, et qui sont assez brillants quand ils sont bien rincés. La carafe avait moins d'éclat : ce n'était qu'un pot de grès. De bouteille, il n'y en avait pas : jamais on ne se permettait de boire du vin dans ce pauvre ménage. Marcelline mit encore à sa propre place quelques petites croûtes de pain, restes de son déjeuner, qu'il ne lui était pas permis de rebuter.

Tous ces apprêts se faisaient en causant, avec une certaine gaieté du côté de la petite, heureuse de se retrouver avec sa mère et de se délier la langue après un silence de plusieurs heures.

III

Au moment où Mme Marie allait chercher dans un cabinet le fourneau de terre qu'elle plaçait dans la cheminée pour y faire sa cuisine, Louis rentra ; s'emparant du fourneau et du lourd poêlon posé dessus, il le porta dans la chambre principale. Sa mère alors donna ses soins au souper, composé d'un seul plat de viande et de légumes réchauffé plusieurs fois. Ce fut encore Louis qui le posa sur la table, avec le zèle officieux d'un bon cœur.

Louis était un jeune homme de vingt-deux ans, dont la belle figure rappelait celle de Mme Marie. Sa sœur, qui n'avait que huit ans, mais qui était grande et forte, lui ressemblait aussi beaucoup.

Ils eurent bientôt soupé. Ils remirent la vaisselle à sa place, et tandis que Marcelline balayait la chambre, son frère descendait remplir, à la pompe de la cour, un seau d'eau pour les besoins journaliers, et fendre en huit morceaux une petite bûche, qu'on devait ménager avec grand soin en la couvrant de cendre.

La chambre unique où l'on se tenait, car le

pauvre logis n'avait en plus de cette chambre qu'une petite entrée séparée par une mince cloison derrière laquelle était le lit de Louis, montrait toutes les apparences d'une pauvreté respectable, et laissait ressortir certains détails qui indiquaient le goût et les habitudes de l'élégance. La table de bois brut fut recouverte d'un tapis fait avec un grand châle aux couleurs effacées; une boîte à ouvrage en bois incrusté, un album de dessins, quelques volumes furent replacés sur cette table. Louis s'assit auprès pour lire à la lueur du quinquet. Marcelline se mit à festonner une petite collerette à sa poupée.

M^me^ Marie, affaissée dans un ancien fauteuil, seul luxe de la chambre, se reposait d'une journée fatigante. Louis la regardait de temps à autre avec inquiétude. Son visage, encore agréable, mais amaigri et contracté, avait perdu en dormant l'expression calme qu'elle affectait étant éveillée, afin de rassurer ses enfants. Louis observait ce changement, en faisant de tristes réflexions qu'il n'osait pas communiquer à sa sœur. Marcelline avait laissé son ouvrage pour prendre sa poupée, *miss Dolly*, à qui elle parlait tout bas, de peur de troubler le sommeil de sa maman.

Un coup frappé à la porte interrompit ce silence.

IV

C'était un ami qui venait les voir; car il serra la main de Louis et baisa respectueusement le bout des doigts de Mme Marie.

Le nouvel arrivé était un vieillard de petite taille, mince, portant une perruque un peu rougie, et vêtu fort proprement d'une grande redingote que de son temps on appelait une *lévite*. Après s'être assis et avoir détaché les agrafes de sa lévite, il parut habillé de noir : bas de soie bien tirés, souliers et jarretières à boucles de vermeil, cravate blanche. Sur son habit, du côté gauche, une petite croix d'or à huit pointes indiquait qu'il appartenait à l'ordre de Malte.

« Comment vous va, comtesse? dit-il à Mme Marie.

— Très-bien, chevalier, répondit-elle. Êtes-vous moins enrhumé?

— Oh! ce rhume n'était rien en lui-même, répondit le chevalier de Graville; mais il m'a privé de l'honneur de vous rendre mes devoirs, et

c'est ce que je regrette le plus. Mlle Marcelline ne me dit rien ce soir? »

Marcelline s'approcha de lui en souriant.

« Ma belle enfant, dit le vieux monsieur, donnez-moi des nouvelles de votre poupée.

— Elle est malade, je crois, répondit Marcelline sérieusement, car elle n'a pas été sage aujourd'hui.

— Est-ce que vous croyez qu'il faut être malade pour être méchante?

—Maman croit que tous les malades ne sont pas méchants, mais que tous les méchants sont malades.

—J'entends cela des enfants, dit Mme Marie. Marcelline sait que je m'inquiète de sa santé quand elle a des caprices, quand elle désobéit. Je suppose alors qu'elle n'est pas dans son état naturel. »

Tandis que sa maman parlait, Marcelline était allée chercher la poupée, et, se tenant devant M. de Graville, elle attendait qu'il y fît attention. Cette poupée était en cire, avec une belle perruque de soie écrue, frisée comme un agneau. Par un mécanisme intérieur, ses yeux pouvaient se fermer et s'ouvrir.

M. de Graville donna un coup d'œil à la poupée; ensuite Marcelline, voyant qu'il préférait causer

avec sa maman et Louis, le quitta pour n'être pas importune.

« Ma chère comtesse, dit-il d'un ton de confidence, j'ai une assez bonne nouvelle à vous donner. J'ai vu aujourd'hui le secrétaire du ministre de la guerre, qui m'a assuré que vous étiez portée, pour une pension de quatre cents francs, sur une liste qui, au premier jour, passera sous les yeux du roi. C'est encore quelques semaines de patience; mais vous pouvez regarder la chose comme faite, parce que le roi signe toutes ces sortes de demandes. Réjouissez-vous donc, ma bonne amie; ce sera une amélioration dans votre sort qui viendra bien à propos.

— Oh! oui, dit Mme Marie avec un gros soupir, et je n'oublierai jamais que nous la devons à vos démarches, à votre amitié secourable.

— Du tout, du tout, répondit le vieux gentilhomme en secouant la tête; vous aviez tous les droits possibles, et je n'y suis pour rien. Maintenant c'est pour ce jeune homme qu'il faudrait réussir; mais nous ne sommes pas aussi avancés.

— Croyez-vous, dit Louis, qu'il fût à propos de faire une nouvelle demande?

— Pas maintenant. On m'a parlé de quelqu'un qui pourra vous être utile : c'est le petit-fils d'un ancien chevau-léger, qui a servi avec mon père. Il est officier des gardes du corps, et je lui ferai parler de Louis pour qu'il le fasse entrer dans sa compagnie. »

Mme Marie, ou plutôt la comtesse d'Herblay, car ses amis lui donnaient son véritable nom avec son titre, remercia vivement le chevalier, et Louis se joignit à elle; mais, comme s'il eût voulu échapper à leur reconnaissance, le vieux gentilhomme parla immédiatement d'autre chose. On eut peur de l'avoir fâché, et pour le remettre de bonne humeur on le questionna sur le temps passé, sujet qui lui fournissait une foule de récits que Marcelline écoutait en berçant sa poupée.

A dix heures, il s'aperçut qu'il était bien temps de se retirer, et il prit congé de la famille avec ces formes cérémonieuses et polies qui distinguaient les personnes bien élevées du siècle dernier. Mme d'Herblay l'accompagna jusqu'à la porte d'entrée, par respect pour son âge; et Louis, prenant la lampe sur la table, l'éclaira tout le long de l'escalier.

V

Le lendemain soir, qui était un samedi, Mme d'Herblay et son fils revinrent chacun de leur côté avec l'argent qu'ils avaient gagné durant la semaine. Louis rapportait quinze francs, qu'il remit à sa mère. Celle-ci n'avait pas eu d'ouvrage tous les jours, et son gain n'était que de cinq francs.

Ce n'était pas la misère complète, mais c'était la pauvreté.

« Louis, dit Mme d'Herblay, il faut calculer ce que nous allons dépenser cette semaine, et faire la part de chaque chose. Il n'y a plus rien absolument dans la maison.

— Eh bien, ma mère, je vais chercher quelques petites provisions pour n'être pas obligé d'y retourner à chaque instant.

— Emmène Marcelline avec toi; elle t'aidera à porter des paquets. »

Marcelline fut bientôt prête après le souper, et elle fut très-contente de sortir avec son frère.

La dépense se monta à près de cinq francs; c'était justement le gain de Mme d'Herblay. Elle calcula

avec ses enfants ce qu'il faudrait encore pour la nourriture jusqu'au samedi suivant, et elle trouva qu'elle aurait besoin d'environ huitf rancs. Il restait donc sept francs en sus, qui n'étaient pas dépensés, mais sur lesquels il fallait prélever de quoi faire du feu, car on était au mois de février, et le temps froid n'était pas encore passé. Marcelline avait le plus grand besoin d'une paire de souliers, et Mme d'Herblay, en prévision du loyer, qui devait être payé au mois de mars, aurait voulu mettre une petite somme de côté.

On voit tout ce qu'il y a de difficile à soutenir un pauvre ménage, quand on tient à sauver certaines apparences.

Mme d'Herblay, qui avait été élevée dans une grande aisance, aujourd'hui veuve et pauvre, voulait bien travailler pour vivre; mais, pour ses enfants comme pour elle, elle n'acceptait pas facilement tous les accompagnements de la misère. Elle trouvait une sorte de dignité à se maintenir à son rang, en conservant autour d'elle la bonne tenue d'une maison bien rangée, en accoutumant ses enfants, et Marcelline en particulier, à ce respect de soi-même qui, chez quelques-uns, s'ap-

pelle fierté, mais qui pour les âmes bien placées est un orgueil légitime et honorable. Le relâchement de toutes ces bonnes habitudes n'est que trop facile quand on est malheureux; aussi doit-on, dans les moments de détresse, se roidir contre l'abandon de soi-même.

Toutefois elle souffrait beaucoup en pensant à l'avenir, et la gaieté qu'elle voulait montrer à sa petite fille était un effort continuel. Louis la secondait de son mieux avec son excellent caractère; mais depuis quelques jours il semblait fort soucieux.

Il sortit de bonne heure le dimanche matin, et ne revint que pour conduire à la messe sa mère et sa sœur. Elles l'attendaient tout habillées, après avoir employé la matinée au soin de leurs personnes, ce à quoi il ne leur était pas permis dans la semaine de consacrer beaucoup de temps. Elles avaient mis leurs robes du soir, des châles de laine tout unis et de petits chapeaux de paille noire, dont la forme simple et étroite leur donnait l'air d'étrangères auprès des dames de cette époque, qui portaient des chapeaux assez extravagants. Cachées dans un coin de la petite église Sainte-Élisabeth, rue du Temple, elles entendirent la messe en se

mettant à genoux sur la marche d'une chapelle latérale, où elles avaient coutume de se placer pour éviter de payer des chaises.

VI

Comme il n'était pas tard, Mme d'Herblay pensa qu'elle aurait le temps de faire une visite à sa vieille amie Mme de Sainte-Maure, qui habitait dans le voisinage. Louis s'excusa de ne pas accompagner sa mère, et s'éloigna rapidement dans une autre direction.

Mme de Sainte-Maure était une aimable vieille dame qui, malgré de très-grands malheurs, avait conservé beaucoup d'égalité d'âme et de caractère. Elle accueillit avec un bon sourire son amie, et avec un bon baiser la chère Marcelline.

« Voyons, dit-elle, que faut-il que je donne à ma petite fille? Est-ce le jeu de dominos?

— Non, s'il vous plaît, ma bonne Sainte-Maure, donnez-moi Berquin.

—Mais Berquin, tu l'as tout lu quand tu étais ici!

— C'est égal, j'y retrouve toujours quelque chose de nouveau, et je crois que je n'ai pas assez regardé les gravures.

— Eh bien, mets-toi là à ma petite table, mignonne; voilà ton cher Berquin. »

Mme d'Herblay fut bien aise que Marcelline s'absorbât dans sa lecture, pour pouvoir causer avec son amie de ses craintes et de ses espérances. Les confidences de Mme d'Herblay étaient d'une nature trop triste pour qu'elle voulût en troubler le jeune cœur de Marcelline. Venue en France en 1814, à la rentrée du roi Louis XVIII, pour solliciter une pension comme veuve d'officier, elle avait fait depuis plusieurs mois des démarches qui seulement à ce moment paraissaient devoir réussir.

A son arrivée, ne connaissant presque personne à Paris, parce que sa famille et celle de son mari s'étaient dispersées durant la révolution, et qu'elle-même avait longtemps vécu en Angleterre, elle s'adressa à une vieille amie de sa mère, Mme de Sainte-Maure, qui l'accueillit comme sa propre fille, et voulut qu'elle et ses enfants vinssent demeurer chez elle, jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé une autre installation.

Mais Mme de Sainte-Maure elle-même n'était pas riche, et quand elle voulait faire du bien, il fallait qu'elle se privât des choses les plus nécessaires.

Mme d'Herblay s'en aperçut bientôt ; aussi s'occupa-t-elle de chercher un petit logement et les meubles très-modestes qui lui étaient indispensables.

Louis voulut, en attendant le résultat des démarches faites dans l'intérêt de sa famille, donner des leçons comme il le faisait en Angleterre depuis quelques années ; mais il connaissait trop peu de monde pour trouver des élèves. Le jour où ils furent chez eux, toutes dépenses payées, ils constatèrent qu'ils n'avaient pas de quoi vivre pendant une semaine.

La mère et le fils gardèrent pour eux ce triste secret, et cherchèrent les moyens de gagner leur vie sans recourir à leurs amis, Mme de Sainte-Maure et M. de Graville, dont ils connaissaient les bonnes intentions, mais aussi les moyens limités. Il est d'ailleurs si douloureux de recourir à la bourse d'autrui, quand on a le cœur un peu haut placé, qu'à tout prix ils auraient voulu éviter cette extrémité.

« Allons, Marcelline, dit Mme d'Herblay en entendant sonner une heure à l'horloge voisine, il est temps de rentrer, si nous voulons dîner.

— Quel dommage, maman ! je suis si bien ici ! »

Mme de Sainte-Maure embrassa Marcelline pour

cette bonne parole, et lui promit d'aller la voir le lendemain soir.

VII

Louis, qu'elles retrouvèrent à la maison, avait encore l'air très-préoccupé. La tristesse ne le rendait pas impatient, mais silencieux, et Marcelline, pensant le distraire, s'assit sur ses genoux et lui dit d'une voix caressante :

« Mon bon frère, tu me mèneras promener après le dîner, n'est-ce pas?

— Non, ma chérie, je ne puis te prendre avec moi.

— Pourquoi?

— Ne me le demande pas, Marcelline, dit-il d'un ton ferme, c'est mon secret. »

Elle fut surprise de son expression, le regarda, et, n'osant pas insister davantage, elle le quitta avec un certain mécontentement; elle prit même, ce qui lui arrivait rarement, un petit air boudeur.

Quand Louis fut parti, Mme d'Herblay, qui n'avait rien dit devant lui, vit bien que sa pauvre enfant pleurait en silence en regardant à la fenêtre, par la-

quelle on n'apercevait qu'un coin du ciel gris et les grands murs d'une cour intérieure. Elle en eut pitié; cependant, comme Marcelline avait montré un peu d'humeur, elle ne voulut pas se presser de la consoler.

Marcelline était naturellement fort douce, mais il est bien peu d'enfants qui soient insensibles à une contrariété; peut-être comprennent-ils moins un vrai malheur. Son existence sérieuse lui offrait bien peu de distractions, et elle était accoutumée à une promenade le dimanche avec son frère.

Mme d'Herblay sentit encore plus vivement qu'elle ce mécompte. Il fallait pourtant que Marcelline apprît que la vie humaine en est tellement remplie, que l'âme doit se fortifier contre les petites peines de même que contre les grandes.

« Ton pauvre frère, dit-elle, doit être bien fâché de ne pouvoir sortir avec toi. »

Le chagrin de Marcelline fit explosion à ces mots. Elle se jeta sur sa maman, qui était assise, en cachant sa tête sur ses genoux. Quand elle eut un peu soulagé son cœur gonflé, ses larmes cessèrent de couler peu à peu, et elle fut en état de parler.

« Pourquoi Louis ne veut-il pas me mener pro-

mener, et comment a-t-il des secrets pour moi, maman?

— Il ne faut pas dire que Louis ne *veut* pas te mener, enfant; c'est qu'il ne le *peut* pas, et la contrariété que tu en éprouves ne doit pas te rendre injuste envers un si bon frère. Quant à ses secrets, tu vois bien que moi-même je ne le questionne pas, parce que je suis certaine qu'il ne me cache rien de mal. Il est bien jeune, mais j'ai confiance en sa prudence; ainsi j'attendrai sans murmurer qu'il me dise son secret. Voyons, ma chère petite, maintenant que tu es calmée, te sens-tu quelque rancune contre Louis?

— Oh! non, maman, c'est tout à fait fini.

— J'en suis bien aise, parce que nous irons à vêpres dans la disposition où il faut être pour y assister. Lisons ensemble le chapitre v de l'Évangile selon saint Matthieu, et médites-en les paroles.

VIII

Elle appela l'attention de Marcelline sur ces mots: « Si donc, lorsque vous présentez votre of-« frande à l'autel, vous vous souvenez que votre

« frère a quelque chose contre vous, laissez là « votre don devant l'autel, et allez vous récon- « cilier auparavant avec votre frère. »

Marcelline s'arrêta ici. « Oh! maman, dit-elle, comme je voudrais que Louis rentrât maintenant!

— Pour te promener?

— Non! pour l'embrasser. Mon pauvre petit Louis!

— Comme il n'est pas probable qu'il rentre encore, Dieu se contente de l'intention, et tu peux aller à l'autel présenter l'offrande d'un cœur bien aimant. Si tu veux, nous pourrons sortir dès à présent et faire un tour sur le boulevard, avant les vêpres.

— Pas du tout, chère maman, vous me paraissez fatiguée, et pour prendre l'air il me suffira bien de retourner à Sainte-Élisabeth.

— Si tu n'y tiens pas trop, je t'avoue que je suis bien aise de ne pas sortir; et, pour te dédommager, nous pouvons donner une heure à la poupée, qui a l'air de s'ennuyer.

— Oh! que vous êtes bonne! Je vais chercher miss Dolly, qui sera très-contente aujourd'hui d'avoir deux mamans. »

Miss Dolly ayant été habillée avec sa plus belle robe, c'est elle que l'on conduisit à la promenade autour de la chambre. Ensuite, Marcelline se servant d'elle pour éclaircir certains doutes qui lui venaient à l'esprit, Dolly fut censée faire des questions auxquelles répondait sa maman, c'est-à-dire Mme d'Herblay.

« Maintenant que je commence à être grande, dit Dolly, j'ai bien envie d'avoir des secrets.

— Y pensez-vous, Mademoiselle ! s'écria Mme d'Herblay ; est-ce qu'une jeune fille doit avoir de telles idées ?

— Pourquoi pas, maman ?

— Parce qu'elle serait coupable de bien des manières. Elle manquerait non-seulement de confiance, mais encore de tendresse envers sa mère. Elle priverait celle-ci des moyens d'éclairer sa conscience. Elle deviendrait un petit être à part, se dirigeant par ses propres idées, et par conséquent faisant beaucoup de sottises.

— Mais quand je serai plus grande ? dit toujours Dolly.

— Pas davantage. Une fille bien élevée prend tellement l'habitude d'ouvrir son cœur à sa mère,

que ce doit être pour elle autant un besoin qu'un devoir. Je n'en excepte que certains *cas de conscience* tout particuliers. Ceux-là, elle peut, non les garder pour elle, mais les dire en confession.

— Et les secrets des autres, doit-elle en parler à sa maman?

— Non pas, quand on les lui a confiés avec défense de les révéler; mais le mieux, c'est de ne pas recevoir les secrets des personnes mal élevées ou méchantes, parce qu'on fait toujours une mauvaise action, soit qu'on les dise, soit qu'on les taise. Mais nous allons *rentrer*, miss Dolly; voulez-vous que nous vous préparions un petit goûter? Voici du pain et du fromage frais, que vous aimez beaucoup. »

Dolly fit son goûter avec un vrai plaisir, aidée par Marcelline, qui mangeait en réalité ce qu'elle paraissait offrir avec mille façons à la petite figure de cire.

IX

La semaine suivante fut moins paisible. Louis apporta, le samedi, une bien petite somme d'argent. Il n'osa la donner à sa mère que quand Mar-

celline fut couchée, afin de pouvoir dire, sans qu'elle l'entendît, ce qui lui était arrivé.

« J'ai perdu mon emploi chez M. Duverger, ma bonne mère, parce que les affaires vont mal et qu'il a été obligé de congédier plusieurs commis; mais j'ai trouvé autre chose à faire, et je recommence à travailler depuis quatre jours. »

Il dit cela en lui remettant huit francs. Quand Mme d'Herblay les prit, elle fit une exclamation de surprise en disant : « D'où vient, mon pauvre Louis, que tu as les mains si noires? »

Louis parut embarrassé. Ses mains, ses ongles surtout, quoique propres, portaient des traces profondément incrustées d'une poussière noirâtre qu'il n'avait pu faire disparaître en les lavant. Ces mains noires contrastaient avec les mains blanches de Mme d'Herblay, et ce contraste même attira également l'attention de Louis.

« Mais, ma mère, d'où vient que vous avez vous-même vos pauvres belles mains en si mauvais état? »

Ce fut le tour de Mme d'Herblay d'être embarrassée. Cependant ces deux êtres si affectueux l'un pour l'autre se devaient une confidence entière.

« Réponds-moi d'abord, dit-elle, et j'aurai la même sincérité.

— Ma pauvre mère, j'ai quelque peine à vous dire que le travail que je fais est un peu grossier. Il n'y avait pas à choisir, et j'aurais balayé les rues plutôt que de ne rien faire. Un monsieur Prévôt, qui venait quelquefois le soir aider aux inventaires de la maison de commerce où j'étais, m'a fait entrer chez M. Angilbert....

— Que dis-tu, Louis? est-ce chez M. Angilbert qui a des ateliers et une filature de coton?

— Oui, ma mère, au coin de la rue des Enfants-Rouges. Mais pourquoi vous étonnez-vous?

— Continue, mon enfant.

— M. Prévôt donc est commis dans la maison. Il aurait bien voulu me procurer une place dans les bureaux, mais il n'y en avait pas. La seule qui fût vacante, et je l'ai acceptée immédiatement, c'était celle... ne vous récriez pas, ma mère, celle d'aide forgeron, ce qu'on appelle *frappeur*.

— Oh! mon Dieu! dit Mme d'Herblay à voix basse, c'est une grande épreuve!

— Ma mère, dit Louis, elle n'est pas si terrible que vous le croyez. J'ai trouvé immédiatement du

pain. Le métier n'est ni difficile ni déshonorant; c'est un peu rude, voilà tout. M. Prévôt m'a promis de ne pas me nommer, même au patron, et nous arriverons ainsi à des jours meilleurs. Maintenant que vous savez pourquoi j'ai de si affreuses mains, dites-moi pourquoi les vôtres sont ridées, gercées, comme si vous alliez laver à la rivière.

— Ce n'est pas à la rivière que je vais laver, mon enfant, mais précisément dans la même maison que toi. La cuisinière de Mme Angilbert, la bonne Jeannette, m'a rencontrée chez une fruitière. Elle cherchait une femme de journée pour laver le linge. Je me suis offerte, et j'ai là deux jours d'ouvrage par semaine, deux autres jours chez une parente de Mme Angilbert. Vous avez cru, mes enfants, que j'allais coudre; mais vous n'avez pas réfléchi que je ne suis plus capable de faire l'ouvrage d'une couturière, tandis que j'ai assez de talent pour savonner.

— Non, ma mère, cela ne se peut pas, vous n'avez pas assez de force, et vous tomberez malade.

— Tant que je ne le serai pas, je travaillerai, mon Louis.

— C'est moi qui dois vous soutenir.

— Tu fais ce que tu peux, mon pauvre fils; Dieu ne t'en demande pas davantage. »

Louis baisa en pleurant ces pauvres mains si respectables.

« Maintenant que nous nous sommes dit toute la vérité, ajouta Mme d'Herblay, ne penses-tu pas que nous devrions la dire enfin à Marcelline, pour l'accoutumer de bonne heure au travail et à l'oubli d'elle-même, plus pénibles quelquefois quand on commence un peu tard.

— Je crois que vous avez raison, ma bonne mère. Nous tâcherons seulement d'épargner à la pauvre petite quelques-unes des amertumes de notre situation présente.

X

Peu de jours après, M. de Graville et Mme de Sainte-Manre vinrent un soir chez Mme d'Herblay. Tous les deux paraissaient très-agités.

« Savez-vous ce qui se passe, chère comtesse? dit le vieillard. On annonce que l'empereur a quitté l'île d'Elbe, qu'il a débarqué en France et s'avance sur Paris, suivi d'une armée.

— Qu'allons-nous devenir? s'écria Mme d'Herblay. Que Dieu nous préserve de la guerre civile! Louis ne m'avait pas donné ces grandes nouvelles.

— Nous ne pouvons rien à de tels événements, dit Mme de Sainte-Maure. Attendons et prions. »

Deux jours après, l'empereur rentrait aux Tuileries, et Louis XVIII regagnait la frontière. Ce qui se passait intéressait tous les Français, à différents degrés. Pour la pauvre famille d'Herblay, cet événement était comme un coup de foudre qui anéantissait toutes ses espérances.

XI

Marcelline savait maintenant pourquoi sa mère la quittait pendant des journées entières. Elle lui demanda ingénument si elle aussi n'irait pas en journée, puisqu'elle pouvait bien, à la maison, l'aider à savonner de petites pièces de linge, et qu'elle faisait même, à elle seule, toute la lessive de la poupée.

Cette question donna à Mme d'Herblay l'idée de l'emmener avec elle, non pas pour laver le linge,

mais pour rester à ses côtés, apprenant ses leçons, faisant quelque ouvrage de couture, ou lisant à haute voix un bon ouvrage. Elle demanda à Jeannette de l'autoriser à amener sa petite fille. Rien n'était plus aisé que cet arrangement, parce que la cuisine était fort propre, qu'il n'y venait presque personne, et que les deux domestiques de Mme Angilbert, très-occupés dans la maison et très-surveillés, ne venaient pas perdre le temps à bavarder hors des moments des repas.

La pauvre mère eut du moins la consolation d'avoir son enfant auprès d'elle. Dans l'autre maison elle eut les mêmes facilités; c'était chez une personne âgée, qui n'avait qu'une vieille servante assez maussade, mais honnête fille.

Tout le monde se prenait d'amitié pour Marcelline en la voyant. Quoique timide, elle était très-polie et très-prévenante.

« Voyons, ma fillette, lui dit la brave Jeannette dès le second jour, tu vas m'aider à ma cuisine. Il n'est pas bon de rester assise comme cela, quand on est jeune. Est-ce que ta mère veut faire de toi une savante?

Marcelline ne répondit rien, et Jeannette lui mit

devant elle un torchon blanc pour qu'elle ne se salît pas.

« Allons, maintenant tu vas laver les tasses du déjeuner; cela te reposera de toujours lire. »

Mme d'Herblay ne s'opposa pas aux projets de Jeannette. Elle sourit tristement en regardant Marcelline, qui, entrée en fonctions, faisait sa besogne avec attention et en silence.

Jeannette eut à descendre à la cave. Dès qu'elle fut seule avec sa maman, Marcelline lui dit avec vivacité et en rougissant : « Maman, est-ce que vous voulez que je devienne une servante?

— Ce n'est pas mon intention, répondit Mme d'Herblay, mais c'est peut-être la volonté de Dieu. Si tu es sa véritable servante, tu consentiras à être servante en ce monde.

— Je croyais, dit Marcelline avec un soupir, que je pourrais vous aider autrement. J'aime bien, chez nous, à faire tout ce que vous me commandez; mais il me semble que je ne pourrais pas en même temps m'instruire et travailler comme... comme le veut Jeannette.

— Marcelline, qu'est-ce que tu me vois faire en ce moment?

— Chère maman, vous lavez du linge.

— Qui me l'a commandé?

— Mais Jeannette, maman.

— Jeannette effectivement me donne du linge à laver; cependant, si je m'y refusais en disant que je n'ai pas été élevée pour cela, Jeannette ne pourrait pas m'y forcer, n'est-ce pas?

— C'est vrai, maman.

— Je dépends donc d'une volonté supérieure qui n'est pas la mienne, puisque, au contraire, il me plairait beaucoup mieux de ne pas le faire. Sais-tu donc ce qui m'y oblige?

— Non, maman.

— C'est le devoir, mon enfant; c'est lui qui m'ordonne et me dit : Si tu ne te soumets pas à ce que je veux de toi, sous quelque forme pénible ou humiliante que ce soit, tu mourras de faim; et ce sera avec la triste pensée que tu m'as désobéi par lâcheté. J'entends cette voix, Marcelline, au dedans de moi-même; et comme je ne serais peut-être pas assez courageuse encore pour lui obéir, je demande à Dieu de me donner ce courage. Je me rappelle qu'un grand saint a

dit : « Obéissez, pour l'amour de celui qui, pour « l'amour de nous, s'est fait obéissant jusqu'à la « mort (1). »

XII

Jeannette, en rentrant, interrompit cette conversation. La brave et rude fille s'était imaginé, en voyant Marcelline jolie, proprement habillée, ayant même plus de distinction dans les manières que ses jeunes maîtresses, que Mme Marie élevait Marcelline en *demoiselle*, ce qui ne convenait pas à sa position. Elle pensait donc lui rendre service, et c'était par bonne intention qu'elle agissait ainsi. Elle voulait en même temps justifier certains dons, et ne pas froisser la fierté de la mère et de la fille.

Un peu avant deux heures, elle remplit un petit panier de bons restes de viandes, y fit entrer un pain au lait rassis qui ne devait pas reparaître sur la table des maîtres, une orange qu'on lui avait donnée, et passant le bras de Marcelline dans

(1) Saint François de Sales.

l'anse du panier, elle lui dit d'un ton d'encouragement :

« Allons, ne faut-il pas que je récompense mon aide? Tu me rapporteras ce soir le panier vide. »

Mme d'Herblay ne voulut pas, en refusant, froisser le bon cœur de Jeannette; mais une injure l'aurait moins humiliée que ce bienfait maladroit. Elle dit cependant à Marcelline de remercier Jeannette.

Ce ne fut que le lendemain matin qu'elle put trouver un moment pour raconter à Louis ce qui s'était passé la veille, et les impressions que Marcelline avait reçues de cette cruelle entrée dans une vie de labeurs et de mépris.

« Marcelline est un peu orgueilleuse, dit-elle; je ne puis l'en blâmer, ni même dire qu'elle s'estime plus qu'elle ne vaut. Elle a été élevée selon notre position première, et il faut lui faire comprendre doucement le changement qui doit avoir lieu dans ses habitudes comme dans les nôtres.

— Si vous le voulez, ma mère, c'est aujourd'hui dimanche, j'en causerai avec elle tantôt, en nous promenant. »

Marcelline ne lui en laissa pas le temps. A peine

dehors, elle lui dit d'elle-même, et comme pressée de parler :

« Mon bon Louis, j'ai une confidence à te faire.

— Ah ! dit Louis gaiement, car il essayait de distraire un peu la pauvre enfant; de quoi s'agit-il?

— Je voudrais que tu demandasses à maman de me permettre de travailler comme elle et toi; je me sens grande et forte, et je ne dois plus perdre mon temps.

— Et que veux-tu faire, Marcelline ?

— Oh! il m'est venu une idée. En accompagnant maman chez Mme Angilbert, j'ai rencontré beaucoup d'enfants à peu près de mon âge, des petites filles et des petits garçons, qui sortaient de la fabrique. Puisqu'on y emploie des enfants, ne pourrais-je pas travailler comme eux?

— Ma pauvre petite, ton idée est bonne; mais sais-tu ce que tu aurais à faire dans cette fabrique ?

— J'imagine que ce n'est pas bien difficile.

— Ce n'est pas cela, mais il faut y être du matin au soir, et toute la semaine; renoncer à jouer; être souvent grondée par d'autres ouvriers.

— Je ne me ferais pas gronder, dit Marcelline, je travaillerais trop bien pour cela.

— Tu es une noble enfant, dit Louis en l'embrassant, quoiqu'ils fussent entourés de promeneurs. Nous en parlerons à maman, et nous verrons à arranger les choses. »

En revenant, ils virent devant eux une petite mendiante qui s'adressait à des promeneurs en leur tendant la main.

« Vois-tu, Louis, je pensais *autrefois* que je n'étais pas capable de gagner ma vie autrement que cette pauvre petite fille si sale qui court là-bas; mais maintenant mes idées ont bien changé, et depuis que j'ai vu qu'il y a des enfants dans les fabriques, je me réjouis de l'idée que je pourrai peut-être, en travaillant moi-même, empêcher maman de se fatiguer autant. Elle pourra rester à la maison, tandis que toi et moi nous lui apporterons de l'argent toutes les semaines.

— Dieu te bénira, ma sœur, car tu pratiques ses commandements. »

XIII

Louis ne rapporta pas en entier cette conversation à sa mère. Il craignait de l'émouvoir; mais il lui dit l'idée de Marcelline, afin de la rassurer sur ces tendances orgueilleuses que Mme d'Herblay avait cru apercevoir chez sa fille.

« C'est peut-être une inspiration de cette chère enfant, dit Mme d'Herblay; non pas que je veuille la livrer à elle-même au milieu de ces ouvriers; mais ne pourrais-je pas y aller avec elle? Louis, qu'en penses-tu?

— Je ne sais que vous dire, ma mère. Je respecte le travail, et par conséquent les travailleurs. Mais vous vous trouverez bien mal à votre aise au milieu d'eux, et de plus, comme je le disais à Marcelline, il est bien pénible de faire la même chose du matin au soir.

— Consulte M. Prévôt. Il te dira s'il y aurait quelque profit pour nous à faire un ouvrage facile. »

En quittant l'atelier à deux heures, Louis demanda à M. Prévôt de l'accompagner un bout de

chemin, et le pria de lui donner un conseil sur le projet de sa mère.

Le bon commis n'y vit pas d'autre objection que celle d'aborder subitement un métier auquel on n'a pas été préparé; mais il promit de s'informer si l'on pourrait employer deux ouvrières, et à quelles conditions. Il s'engagea aussi, comme Louis l'en priait, à taire leur nom de famille.

« J'ai votre affaire, dit-il à Louis le lendemain; on peut donner à votre mère et à votre sœur le même travail, qui est bien simple : il s'agit seulement d'éplucher du coton. Plus tard elles seront peut-être en état de dévider ou de conduire une machine, ce qui sera plus lucratif; mais pour le moment ce n'est pas possible. Elles gagneront l'une soixante-quinze centimes, et l'autre cinquante centimes par jour. Cela vous convient-il?

— Si ce n'est pas trop fatigant, monsieur Prévôt, je pense que cela conviendra à ma mère.

— Ce n'est pas un ouvrage dur; mais il faut rester assise toute la journée, et faire toujours la même chose, ce qui est assez monotone. Il y a un petit avantage que j'ai obtenu de Mme Thomas,

la contre-maîtresse : c'est que ces dames seront un peu à part des autres ouvrières, et près d'une fenêtre, qu'elles pourront ouvrir quand elles auront trop chaud.

— Tout est pour le mieux, ce me semble. Ma mère et moi nous vous aurons une grande obligation. »

Louis aimait mieux voir sa mère assise, même dans un atelier, que de la savoir passant dix heures de suite debout devant un baquet, plongeant alternativement ses mains dans l'eau chaude et dans l'eau froide, et faisant de pénibles efforts pour tordre ou étendre le linge.

Il lui sembla donc qu'il devait l'engager à essayer de ce nouveau métier, et que la compagnie de Marcelline lui serait une grande consolation, indépendamment du petit gain que ferait l'enfant.

XIV

Un horrible souci pour Mme d'Herblay, c'est qu'en raison des derniers événements qui la privaient de sa pension, elle n'avait pas été en me-

sure de payer son loyer. Il n'était que de trente francs par trimestre; mais ces époques fatales semblent toujours très-rapprochées aux locataires pauvres; et, le mois précédent, tout ce que ceux-ci avaient pu faire, avait été de donner dix francs d'à-compte, sans savoir comment ils acquitteraient le reste et paieraient le terme suivant.

Pour y parvenir, Mme d'Herblay et Louis se réduisirent à dîner et à déjeuner avec du pain seulement, et à manger de la soupe en rentrant, le soir, à sept heures. On continua à donner à Marcelline un peu de lait froid le matin, et quelquefois un peu de viande.

Ce fut une grande réduction dans la dépense, mais aussi une grande réduction dans les forces de chacun, et ils s'en aperçurent bientôt.

« Nous ne pourrions pas continuer ainsi, disait Mme d'Herblay; mais aussi nous serons bientôt quittes envers le propriétaire, et alors mon cher Louis pourra dîner moins mal. »

Le mal d'estomac qu'éprouvait Mme d'Herblay, et qu'elle attribuait au défaut de nourriture, venait peut-être aussi de la position assise et un peu courbée qu'exigeait son travail, de l'air étouffé et

épaissi par la poussière qui s'échappait du coton, de l'odeur de l'huile dont on graisse les machines, et des émanations plus malsaines encore qui s'exhalent toujours d'un rassemblement de personnes dépourvues de propreté. Toutes ces causes contribuaient à la rendre malheureuse, mais par-dessus tout la nécessité de soumettre Marcelline au même régime.

Celle-ci était gaie dans sa nouvelle situation. Assise sur un petit tabouret à côté de Mme d'Herblay, elle l'entretenait de ses pensées enfantines, lui récitait quelquefois des morceaux de prose ou des fables qu'elle avait apprises autrefois; et quand elle la voyait un peu triste, elle se soulevait à demi pour déposer un baiser sur la joue pâle de sa mère.

Les autres femmes de l'atelier, comprenant qu'il y avait quelques préférences pour ces ouvrières qu'on isolait d'elles, leur témoignèrent une certaine malveillance. Elles les appelaient les *nouvelles venues*, les *princesses*, de manière à être entendues de Mme d'Herblay. Celle-ci ne s'en vengea qu'en se montrant extrêmement polie avec ses compagnes de travail; cette manière d'être réussit à les

adoucir, d'autant mieux qu'elles n'avaient rien à reprocher à ces deux personnes, qui accomplissaient tranquillement leur tâche sans faire aux autres le moindre tort.

XV

Quant aux enfants de la fabrique, ils étaient très-curieux de savoir pourquoi cette petite fille si propre et si sage ne venait pas courir avec eux. Ils n'osaient pas trop s'en approcher à cause de sa mère; cependant un jour une petite ouvrière s'enhardit assez pour venir lui parler dans un moment où l'on réparait la machine à laquelle elle travaillait comme *rattacheuse*. Elle était laide et bouffie, et d'une pâleur qui ne justifiait pas son nom de Rose. Rose passait pour sotte parmi les autres petites filles, et ce n'était pas sans raison; mais elle n'était pas méchante. Elle alla droit au fait en interrogeant Marcelline, qui, par timidité peut-être, répondait à peine à ses questions.

« Est-ce que tu as une poupée? lui demanda-t-elle.

— Oui, répondit Marcelline.

— Est-elle belle?

— Très-jolie.

— Est-elle bien habillée?

— Elle a deux robes de jour et une robe de nuit.

— En quoi est-elle, ta poupée?

— En cire.

— Oh! quelle menterie! Une poupée de cire! Elle fondrait, si elle était en cire.

— Aussi je ne la mets pas trop près du feu.

— La fais-tu dormir?

— Oui; elle ferme les yeux.

— Oh! pour le coup, tu veux m'en faire accroire! Une poupée ne ferme pas les yeux. »

Marcelline, indignée du soupçon de mensonge, se tourna vers sa mère.

« N'est-ce pas, maman, que je dis la vérité?

— Oui, répondit M^me^ d'Herblay; la poupée est en cire, et elle ferme les yeux.

— Je voudrais bien voir cela, reprit Rose d'un air incrédule.

— Je ne puis l'apporter ici, dit Marcelline; je n'ai pas le temps de jouer; mais quand maman ou moi nous disons une chose, on doit nous croire. »

On rappela Rose à son ouvrage, et elle fut obligée d'y retourner, quoique à regret.

Quand elle se fut éloignée, Marcelline demanda à sa mère pourquoi cette petite fille la supposait capable de mentir.

« Parce que cette pauvre enfant ignore la différence du bien et du mal, et suppose dans les autres ce qu'elle se permettrait sans doute. C'est un grand malheur pour des enfants de n'avoir pas été mieux instruits; il faut les plaindre et prier pour eux. »

XVI

Dans un autre moment Rose revint auprès de Marcelline, accompagnée cette fois d'une petite *maligne*, plus avenante qu'elle, à qui elle avait raconté l'histoire de la poupée merveilleuse. Cette camarade, appelée Léonie, montra avec un certain orgueil une vieille et sale poupée attifée de chiffons prétentieux, en demandant à Marcelline si la sienne valait celle-là.

Comme M^me^ d'Herblay ne voulait pas que la conversation s'établît trop intimement entre ces

enfants, elle juge prudent d'y prendre part elle-même d'une manière assez sérieuse.

« Allez-vous au catéchisme le dimanche? dit-elle à Rose.

— Ah! bien, oui! répondit celle-ci; je n'ai que le dimanche pour m'amuser.

— On peut s'amuser après le catéchisme.

— D'abord, dit Rose, ce n'est pas dans les idées de papa et de maman.

— Que fait votre mère?

— Ma mère est une dame qui *chiffonne*, » répondit Rose imperturbablement.

Mme d'Herblay sourit, Marcelline ouvrit ses grands yeux, ne comprenant pas que la mère de Rose était une chiffonnière. Léonie partit d'un éclat de rire.

« Et votre père?

— Papa aussi, et comme c'est la nuit qu'ils sont occupés de leur état, ils dorment le jour et me mettent à la porte.

— Moi, dit Léonie avec un certain mépris pour la basse extraction de sa compagne, je n'ai que maman. Papa est parti à la guerre il y a bien des années. Maman est fille de cuisine chez un traiteur,

hors la barrière, et mon bonheur, c'est d'aller y danser le dimanche. C'est bien plus joli de danser que d'aller jouer avec les polissons de la rue, comme fait Rose.

— Il y aurait quelque chose de plus *joli* encore, dit Mme d'Herblay; ce serait de profiter du dimanche pour aller aux offices, ranger sa maison, et s'instruire un peu en lisant de bons livres.

— Je ne sais pas lire, dit Rose. Je n'ai jamais eu le temps d'apprendre. On m'a envoyée *dans les rues* (1) quand j'étais petite, et maintenant il faut que je travaille pour gagner ma vie.

— Et quand elle n'a pas d'ouvrage, ajouta Léonie, elle est battue par père et mère. »

Rose baissa la tête.

« Pauvre petite! dit Mme d'Herblay avec compassion. Mais, mon enfant, il dépend de vous peut-être d'être moins malheureuse. Si en restant toujours soumise à vos parents, en leur donnant ce que vous gagnez, vous cherchiez, d'un autre côté, à devenir meilleure fille; si, au lieu de vagabonder dès que vous le pouvez, vous demandiez à quel-

(1) Cela veut dire *mendier*.

ques ouvrières raisonnables de vous admettre dans leur compagnie, en leur disant vos bonnes intentions, alors il vous serait possible de sortir de l'état d'ignorance et d'abandon où vous êtes maintenant. Il se peut aussi que votre exemple agisse sur vos parents. Croyez-moi, il est bien rare qu'un père ou une mère battent leurs enfants pour le plaisir de les battre. Ils pensent que c'est le meilleur moyen de corriger les mauvais sujets; et si on ne leur en donne aucune occasion, ils finissent par en perdre l'habitude.

— C'est bien possible, dit Rose, mais je crois que je suis trop vieille pour changer. »

Les naïvetés de Rose excitaient toujours la gaieté de Léonie.

« Trop vieille! s'écria-t-elle, à dix ans! Moi, je n'ai pas tout à fait son âge, et je suis malheureusement *trop jeune* pour faire ce que je voudrais.

— Et que voudriez-vous faire? dit Mme d'Herblay.

— J'ai beaucoup de dispositions pour la danse, répondit la petite, et dès que je le pourrai, j'entrerai au théâtre. C'est là un joli état! On a de belles robes, de jolis petits souliers, des fleurs sur la tête.

On gagne de l'argent tout en s'amusant, et cela vaut mieux que d'être dans un sale atelier à travailler du matin au soir.

— Vous ignorez, dit Mme d'Herblay, qu'il y a un rude apprentissage pendant lequel on ne gagne rien, et après lequel, souvent, il arrive qu'on n'a pas assez de talent pour paraître devant le public. Peu de personnes se font honorer dans cette profession ; et si vous consultiez celles qui sont de bonne foi, elles vous diraient presque toutes qu'elles regrettent de l'avoir choisie, et qu'elles y ont été entraînées, comme vous, par paresse et par vanité. Mais il est temps, mes enfants, que vous retourniez à votre ouvrage ; et si vous revenez nous voir, je dois vous avertir qu'il faut vous attendre à ce que je vous donne des conseils d'amie. »

Les deux petites filles s'éloignèrent sans rien dire de plus.

XVII

Un matin, Mme Thomas, la contre-maîtresse, pria Mme d'Herblay de passer avec Marcelline dans un petit bureau qui précédait leur atelier. Elles y trouvèrent les deux filles de Mme Angilbert, Cécile et Fanny. L'aînée avait quatorze ans, et la plus jeune neuf ans. Cécile dit à Mme d'Herblay, qui continuait dans cette maison à s'appeler Mme Marie, queleur mère avait permis qu'elles vinssent chercher Marcelline pour jouer et goûter avec elles.

Marcelline rougit de plaisir, puis elle parla tout bas à sa maman.

« Marcelline trouve qu'elle est dans une bien mauvaise tenue en sortant de l'atelier, Mademoiselle. D'un autre côté, comme il est près de deux heures, elle n'aurait pas beaucoup de temps pour aller s'habiller et revenir vous trouver avant de rentrer au travail.

— Elle est très-bien comme elle est, répondit Cécile. Nous lui donnerons de l'eau pour se débarbouiller.

— J'ai beaucoup de poussière sur ma robe et sur mes cheveux, reprit Marcelline.

— Viens, viens, je te brosserai, » s'écria Fanny en l'entraînant.

Mme d'Herblay s'en alla seule, triste et contente.

A son retour, Marcelline eut beaucoup à raconter. Elle n'était ni bavarde ni indiscrète, mais elle avait la bonne habitude de tout dire à sa mère. Son petit récit amusa Mme d'Herblay.

« Maman, quel beau jardin ! Nous avons bien couru sous de grands arbres comme ceux de la campagne où nous étions autrefois. Et puis nous avons goûté, et ensuite nous avons joué encore. Maman, pourquoi y a-t-il des riches qui s'amusent et des pauvres qui travaillent?

— Parce que Dieu a distribué inégalement les biens de ce monde.

—Mais Dien aime donc plus les uns que les autres?

—Dieu aime davantage ceux qui remplissent leurs devoirs; voilà la seule inégalité qu'il met dans son amour, et bien souvent les riches ne sont pas l'objet de ses préférences.

— Cependant il semble que, s'il leur donne la richesse, c'est parce qu'il les préfère.

— Cela paraît ainsi quand on ne regarde pas au fond des choses. Les riches ont aussi leurs peines, et d'ailleurs ce n'est pas à ce qui se passe en ce monde qu'il faut regarder, mais à ce qui nous attend dans l'éternité, où nous serons placés selon que nous nous serons bien ou mal conduits. Le pauvre humble et bon sera beaucoup plus heureux alors qu'un riche qui aurait fait un mauvais usage de sa fortune.

— Mais, maman, si le pauvre et le riche se conduisent également bien, où est alors l'avantage d'être pauvre ? »

Mme d'Herblay sourit de ce que disait la petite, et reprit :

« L'*avantage* d'être pauvre, ma chérie, c'est que dans cette situation, où l'on souffre de bien des manières, Dieu peut juger de notre patience et de notre foi, et qu'alors il nous récompense selon la manière dont nous aurons supporté l'épreuve.

— Je comprends, dit Marcelline; cependant j'aimerais bien mieux être riche. D'abord je joue-

rais du piano. Ah! maman, savez-vous que les demoiselles Angilbert m'ont permis de faire mes gammes, ce qui ne m'était pas arrivé depuis que nous avons quitté l'Angleterre? Je voulais vous dire aussi: Fanny m'a donné une pomme que voilà; voulez-vous la manger, maman?

— Non, ma chère fille, cela me ferait du mal.

— Eh bien, permettez-moi de la donner à la petite Rose, qui est battue par ses parents. »

Mme d'Herblay appela Rose, à qui Marcelline remit cette pomme, la seule chose qu'elle possédât; elle éprouvait le besoin de *donner*, besoin si impérieux pour les bons cœurs, et de partager avec un être disgracié un petit plaisir inespéré.

XVIII

Dans les premiers jours de mai, le temps était fort beau; Louis insista pour que sa mère vînt se joindre à leur promenade du dimanche; Marcelline avait grande envie d'aller voir le jardin des Tuileries, qu'elle connaissait à peine. C'était très-loin; mais on partit de bonne heure, et, en suivant doucement les boulevards, on finit par y arriver.

Mme d'Herblay et ses enfants, pour éviter de se trouver avec tant de monde, montèrent sur la terrasse élevée des Feuillants, d'où l'on a la vue de la grande allée dans toute son étendue jusqu'au palais. Marcelline, avant de s'asseoir, s'approcha un moment de la balustrade, pour jouir du coup d'œil de cette foule mouvante, qui ondoyait sous ses yeux, parée de toutes ces couleurs vives qui semblent éclore avec le printemps.

Quand elle fut lasse de regarder, elle alla s'asseoir sur le banc où sa mère lui avait gardé une petite place. Ensuite on descendit pour se promener sous les beaux marronniers. Là un grand nombre d'enfants jouaient à différents jeux au milieu des groupes de promeneurs. De grandes rondes étaient même organisées, et les jeunes filles, qui tournaient en chantant et en dansant, paraissaient très-joyeuses.

Pendant que Marcelline les regardait, deux d'entre elles vinrent lui dire : « Mademoiselle, voulez-vous jouer avec nous? »

Surprise et ne sachant que répondre, Marcelline se pressa contre sa maman d'un air un peu effarouché. Ce n'est pas que la question fût inconve-

nante; mais les jeunes filles avaient l'air très-hardi, et Marcelline était timide, comme tous les enfants qui ont vécu seuls. Cette timidité fit qu'elle répondit : « Non, je vous remercie. »

Les jeunes filles la quittèrent d'un air un peu fâché. L'une d'elles dit à l'autre :

« C'est bien fait ! Pourquoi as-tu demandé à cette petite fille de jouer avec nous ? Regarde comme elle est pauvrement habillée ! »

Celle qui parlait ainsi était de ces petites sottes qui croient que la toilette seule fait la différence entre les personnes. Elle était très-fière de sa robe blanche bien garnie, de son collier de corail, et surtout de son ombrelle de taffetas rose qu'elle balançait avec grâce.

L'autre, celle qui avait porté la parole, piquée du reproche, lui répondit :

« Elle n'a pas l'air riche, cela est vrai ; mais tu voudrais bien lui ressembler. »

Heureusement que Marcelline n'entendit pas les observations de ces deux enfants mal élevées.

Ils rentrèrent bien fatigués d'avoir fait tant de chemin ; mais, au lieu de se reprocher réciproquement l'idée d'avoir été si loin, comme il

arrive souvent à des personnes qui n'ont pas un bon caractère, ils essayèrent de prendre gaiement ce petit ennui, et Marcelline, tout en se laissant un peu traîner par son frère, parce qu'elle avait peine à marcher, causait encore avec assez d'entrain.

XIX

Le dimanche suivant était plein de promesses. Fanny Angilbert avait eu l'idée de réunir quelques amies, et la pauvre petite Marcelline était invitée à venir passer la journée avec elles, pour manger sa part d'un vaste gâteau confectionné par Jeannette.

« Maman, dit-elle à Mme d'Herblay, comment ferai-je pour être aussi bien arrangée que les autres petites filles? Il y aura la petite Vincent, les deux demoiselles Chevrier, et encore deux autres dont je ne sais pas les noms. Ma belle robe noire commence à être bien vieille. »

Sans le lui avoir dit, Mme d'Herblay avait déjà le même souci. Elle s'était, dans des moments de gêne, dépouillée de presque tout ce qui n'était pas rigoureusement nécessaire pour se vêtir, ven-

dant un jour un châle, un autre jour une robe ; et enfin il ne restait à elle et à sa fille que leurs vêtements d'hiver, cette robe de laine noire qu'elles portaient le dimanche. Marcelline avait beaucoup grandi, et ce qu'elle avait conservé de l'été précédent était devenu bien court.

Elle y pensa un moment avec détresse. Puis enfin, comme elle allait avouer à Marcelline qu'il fallait ou refuser la partie, ou se décider à y paraître dans son costume ordinaire, il lui vint tout à coup à la pensée qu'une certaine jupe de toile lilas, dont le corsage était usé, pourrait encore servir à la petite.

« Je crois, lui dit-elle, qu'en nous dépêchant bien nous pourrons te faire une robe et un canezou blanc pour dimanche.

— Oh ! maman, que ce sera joli ! Mais comment en trouverez-vous le temps ?

— Je vais chercher, ce soir en rentrant, tous mes morceaux, et je travaillerai une partie de la nuit.

— Non, ma chère maman ; je ne veux pas que vous vous fatiguiez ainsi. J'irai, s'il le faut, avec ma même robe, et vous n'aurez pas veillé.

— Embrasse-moi, mon enfant chérie ; le cœur

fait des miracles; ainsi tu seras cause, parce que tu as eu un bon mouvement, que je trouverai des forces, et, ce qui est encore plus difficile, des morceaux pour que tu sois proprement habillée dimanche. »

La jupe lilas décousue, lavée, repassée par Mme d'Herblay, avait assez bonne mine. Elle retrouva, dans un carré de mousseline qui lui avait servi de fichu, de quoi faire un corsage blanc, garni au col avec le bord festonné de cette mousseline. La pauvre femme emportait ses chiffons à l'atelier, et elle travaillait aux heures des repas. Marcelline l'aida à faire toutes les coutures droites. Enfin, ces choses sans apparence et roulées en petits paquets parce qu'elles semblaient hors d'usage, prirent figure, grâce à l'adresse maternelle; et l'enfant pauvre, vêtue d'une robe bien fraîchement repassée, d'un canezou très-blanc, chaussée de souliers neufs, dont l'acquisition avait été possible à force d'économie, était aussi bien habillée que les jeunes filles qui, aidées dans leurs toilettes par des femmes de chambre, n'avaient qu'à commander chez d'habiles couturières les objets le plus à la mode.

Il faut dire que tous ces petits préparatifs avaient donné beaucoup de peine à Mme d'Herblay, et que son esprit même avait travaillé pour tirer parti de ces faibles ressources. Les femmes riches, qui n'ont que des ordres à donner, ne se représentent pas bien ce qu'il leur faudrait d'adresse et de savoir-faire pour paraître convenablement aux yeux du monde, si elles étaient obligées de travailler elles-mêmes. Qu'elles y pensent un peu, et elles en estimeront davantage les femmes ou les jeunes filles qui, n'ayant que de modiques ressources, parviennent, avec une honorable industrie, à s'habiller, à peu de frais, aussi bien que si elles faisaient de grandes dépenses.

XX

Marcelline rentra charmée de sa journée et des joies innocentes que ses amies lui avaient procurées. Elle n'était pas encore à l'âge où les contrastes font naître la tristesse; en sorte qu'elle se sentit d'autant mieux disposée à travailler le lundi, qu'elle s'était plus amusée le dimanche. Elle ôta sa robe en rentrant, parce qu'avec un

coup de fer il serait encore possible de la mettre une ou deux fois. Sa mère la fit coucher de très-bonne heure; leur journée de travail commençait maintenant à six heures du matin; on n'avait donc pas trop de temps pour dormir.

Tandis que le lendemain elle épluchait une balle de coton, il lui revint tout à coup une idée: « Maman, dit-elle, je ne vous ai pas tout raconté. En entrant hier chez Mme Angilbert, Fanny m'a emmenée dans un coin, et m'a dit: « Surtout ne parle pas de la fabrique aux autres petites filles; il ne faut pas qu'on sache que tu y travailles. » Pourquoi, maman? Est-ce que c'est mal de travailler ici?

— Non, ma chère, ce n'est jamais mal de gagner sa vie honnêtement; mais elle pensait sans doute que les autres enfants, ne te connaissant pas, pourraient croire que tu es aussi mal élevée que Rose ou Léonie.

— Je ne pense pas que ce soit cela; car elle a ajouté, je m'en souviens maintenant, « parce qu'elles te mépriseraient. » Pourtant je ne dis pas de vilains mots, et je n'ai pas de mauvaises manières.

— Chère enfant, le mépris est de plusieurs sortes. Je suis certaine que Fanny Angilbert, qui est une bonne enfant, n'a pas voulu te faire de peine, et qu'elle s'est trompée de terme en disant qu'on pourrait mépriser une brave petite fille qui travaille pour gagner sa vie. On ne doit mépriser que les paresseux, les menteurs, tous ceux qui se conduisent mal, et encore ce n'est pas leur personne qu'on méprise, mais le mal qu'ils font. Seulement, il arrive quelquefois qu'une mauvaise apparence provoque une espèce d'éloignement chez des gens qui ont plus de vanité que de charité, et Fanny aura craint que ses petites compagnes, si elles sont un peu orgueilleuses, n'eussent l'idée de te traiter comme si tu leur étais inférieure, ce qui n'est pas, puisque tes bons sentiments et ton éducation te rendent leur égale. Fanny n'a pas voulu qu'une de ses amies pût être mal vue par les autres.

— C'est pourtant bien triste, maman, de ne pas oser dire ce qu'on fait, quand on fait son devoir. Au surplus, je n'avais pas grande envie de parler de la fabrique ; j'aimais mieux même

n'y pas penser du tout pendant que je m'amusais. »

XXI

Au commencement de l'hiver, la poitrine délicate de Mme d'Herblay se trouva très-mal de l'air étouffé de l'atelier, et de la fatigue compliquée par le chagrin. Le médecin du quartier, qui soigne les pauvres gratuitement, déclara qu'elle était perdue si elle ne prenait du repos.

Le jour où elle fut forcée de se mettre au lit, elle dit à Louis que depuis longtemps elle prévoyait que la maladie viendrait mettre le comble à leur misère.

Le pauvre garçon la vit si affectée, qu'il oublia ses propres peines pour la rassurer.

« Ma mère, lui dit-il, ne m'avez-vous pas dit souvent que Dieu n'abandonne pas les siens? Ayez bon espoir, et reposez-vous. Je pourrai maintenant suffire à l'entretien de la famille. Me voilà devenu tourneur, avec des journées de trois francs; n'est-ce pas là un bel avancement?

— Oui, mon cher enfant, tu travailles de ton mieux, mais les remèdes qu'il me faut sont plus chers que la nourriture.

— Mais aussi il peut nous venir du ciel, quelqu'un de ces jours, une bonne réponse à nos prières. Le roi est rentré en France; notre demande est bien appuyée, et c'est souvent dans les moments où l'on est le plus abattu que Dieu vous envoie ses consolations. »

En attendant ce secours qui serait venu bien à propos, la maladie de Mme d'Herblay s'aggravait toujours, parce que son esprit était trop agité.

Sa vieille amie, Mme de Sainte-Maure, était la seule à qui elle osât se confier entièrement.

« Voyez-vous, lui disait-elle, ce qui me tue, c'est l'idée que, loin de venir en aide à mes enfants, je puis leur être à charge le reste de mes jours.

— Ne parlez pas ainsi, ma chère, lui répondait Mme de Sainte-Maure presque sévèrement; des parents ne peuvent jamais être à charge : c'est là un mot inventé par les cœurs durs. Les enfants doivent les aimer, les servir avec joie,

les assister dans toutes leurs misères, tant qu'ils ont le bonheur de les conserver, sans que la pensée que suggère ce mot odieux vienne jamais se présenter à leur esprit. Vous avez d'ailleurs de trop bons enfants pour n'être pas certaine qu'ils sont heureux de vous montrer qu'ils vous aiment, et qu'ils apprécient le bienfait de votre existence.

— C'est justement parce qu'ils sont si bons que je m'afflige de la peine que je leur donne. Figurez-vous, ma chère amie, que Louis se lève deux ou trois fois chaque nuit, pour demander si je n'ai besoin de rien, et que ma pauvre petite Marcelline me soigne comme une garde-malade intelligente. Elle a tellement peur que je ne prenne froid, qu'elle vient voir à chaque instant si mes bras sont hors du lit. Elle relève mon oreiller, elle me fait boire des tisanes bien chaudes, elle marche dans la chambre si doucement que je ne l'entends pas; enfin c'est un petit ange que Dieu a mis à mon chevet.

— Je ne vois pas, ma pauvre Marie, qu'il y ait là de quoi pleurer. Réjouissez-vous, au contraire, de ce que ces chers enfants trouvent une véritable douceur à vous donner leurs soins. »

XXII

En allant prendre chez le pharmacien une potion qui devait coûter un peu cher, Louis apprit qu'il n'aurait aucun remède à payer. Un ami inconnu était venu dire qu'il fallait porter à son compte tous les médicaments qui seraient prescrits pour la maladie de Mme d'Herblay. Louis interrogea vainement le pharmacien, celui-ci avait promis le secret; mais il demeura persuadé que c'était le vieux chevalier qui les obligeait d'une manière délicate.

Il trouva aussi en rentrant un panier qu'on avait déposé chez le portier. C'était la bonne Jeannette qui l'avait remis de la part de Mme Angilbert, et qui n'avait pas osé monter par discrétion, sachant que cette fière indigence n'aimerait peut-être pas à se laisser voir à des étrangers.

Louis monta le panier, et appela Marcelline pour qu'elle l'ouvrît elle-même.

« Oh ! que je suis contente ! dit Marcelline à demi-voix; un beau pot de confitures pour ma-

man ! Nous ne savions comment en acheter. Et puis du miel et du sucre pour les tisanes... Louis, regarde : six grosses pommes !... Comment appelle-t-on cela, frère ?

— Des échaudés.

— Comme toutes ces bonnes choses vont faire plaisir à maman ! Je voudrais qu'elle fût déjà éveillée pour les lui donner. »

Ces petites douceurs se renouvelèrent plusieurs fois ; mais ce qui fit le plus de bien à la malade, ce fut cette lueur de bonheur qui brilla enfin à ses yeux.

Louis revint un jour plus tôt qu'à l'ordinaire. Il fit signe à Marcelline de le suivre dans l'étroit espace qui lui servait de chambre, et là il l'embrassa avec une effusion de joie qui la surprit.

« J'ai ma nomination, » lui dit-il en lui montrant un grand papier imprimé, qui était un brevet de garde du corps.

On recrutait alors cette garde personnelle du roi et des princes parmi les jeunes gens de bonne famille. Ils étaient, de droit, tous officiers, et leur solde, sans être considérable, était plus élevée que celle des officiers de l'armée.

« Comment annoncer cette nouvelle à notre mère sans lui donner trop d'émotion ?

— Est-ce que tu crois, cher Louis, qu'une surprise agréable peut faire du mal ?

— Oui, au premier moment ; elle est si faible !

— Sais-tu comment nous pouvons l'y préparer ? Il faut que tu ailles l'embrasser comme tu m'embrassais tout à l'heure. Elle s'attendra à quelque chose de nouveau et d'heureux, et elle sera déjà à moitié instruite de la vérité.

— Tu as raison, Marcelline. Les hommes ne sont que des maladroits, et une petite fille en sait plus long qu'eux. »

Le bonheur surprend fortement les personnes qui ont longtemps souffert ; elles ont quelque peine à y croire, et il leur semble toujours qu'il va leur échapper. Cette fois, on tenait bien la nomination tant souhaitée. Louis allait avoir la position qui convenait à sa naissance et à son éducation ; mais il n'oublia pas ses compagnons de travail et ses protecteurs, et dès le lendemain il alla les remercier d'avoir été bons pour lui. Bien plus, il eut le courage de se remettre à l'ouvrage, pour terminer la pièce qu'il avait

commencé à tourner. C'était une chose rare et touchante que de voir ce jeune homme de naissance distinguée, possédant désormais un grade qui devait le placer auprès de la personne du roi, travaillant comme un honnête ouvrier qui veut gagner loyalement sa journée.

Ses camarades lui témoignèrent une sympathie cordiale. On savait avec quel courage toute la famille avait supporté ce temps d'épreuves, et chacun parlait avec estime de la mère et des enfants.

XXIII

« Maintenant maman va mieux, et nous ne retournerons plus à la filature, dit Marcelline à son frère; il faut donc que je me remette à travailler comme autrefois pour m'instruire. Mais, Louis, comment feras-tu pour me donner des leçons?

— Je trouverai bien quelques moments, ma chérie, quand je ne serai pas de service; le mieux cependant, ce serait de vous rapprocher un peu de notre caserne; car tu sais qu'il y a loin des Tuileries à la rue du Grand-Chantier?

— Oui, mon bon Louis, je me souviens de notre longue promenade. D'ailleurs, si nous allions dans ton quartier, nous nous verrions plus souvent. Je ne puis me faire à l'idée que nous ne serons plus ensemble. »

Le chevalier de Graville interrompit cette conversation, qui avait lieu un soir auprès du lit où reposait Mme d'Herblay.

« La fortune vous sourit, mes chers amis, dit-il en entrant; voilà encore une de ses faveurs. »

Ce que voulait dire le vieux gentilhomme, c'est qu'on venait d'accorder à Mme d'Herblay, non pas la pension qu'elle sollicitait, mais un logement dans les combles du palais de Versailles, et une petite somme qui pouvait aider au déplacement.

C'était un bienfait assurément, mais il dérangeait tous les plans de ces pauvres gens, qui ne rêvaient rien de plus doux que de ne pas se quitter. Toutefois ils eurent assez d'empire sur eux-mêmes pour remercier de tout leur cœur le bon chevalier de Graville, qui s'employait si activement pour eux. Comme toujours, il fit

tous ses efforts pour échapper à leur reconnaissance.

Dès qu'il fut parti, Marcelline se jeta dans les bras de son frère en s'écriant : « Louis, n'est-ce pas que nous allons refuser ce qu'on nous offre ?

— Hélas ! ma chère petite, dit Mme d'Herblay, les pauvres n'ont pas le droit de choisir.

— Mais tu ne veux pas laisser Louis seul à Paris ? »

Louis, quoique très-abattu, sourit à l'idée que Marcelline se faisait de la *solitude* d'une caserne. Il essaya de la consoler en lui disant qu'il tâcherait de les aller voir souvent, que l'air de la campagne ferait du bien à maman, et beaucoup de bonnes raisons qui ne persuadaient pas la petite.

Le pauvre Louis était bien triste de la séparation ; il avait calculé ce que sa solde lui permettait de faire pour la famille, et avec les dépenses auxquelles il était lui-même obligé, il sentait l'impossibilité de donner assez pour l'entretien de ces deux personnes, si l'on y comprenait le loyer.

Dure nécessité, il faut toujours plier sous ta loi ! Mme d'Herblay le comprenait aussi bien que lui. Marcelline seule pleurait sans vouloir rien entendre. Enfin sa mère pensa qu'il n'y avait qu'un moyen de la calmer.

« Mes enfants, dit-elle, nous ne songeons pas assez que la Providence nous a accordé une faveur. Mets-toi à genoux, Marcelline, et remercie Dieu, en lui demandant la grâce de faire un bon usage de ses dons. »

Marcelline se soumit, tout en priant, à accepter le bien, mêlé d'amertume, qui leur arrivait inopinément.

Louis alla voir le petit logement destiné à sa mère. C'étaient deux chambres et une cuisine, très-lambrissées, où l'on pouvait s'établir assez commodément.

Quand tout fut prêt pour le départ, et ce n'était pas bien long, car le mobilier entier remplissait à peine une petite charrette, Louis s'assura d'une voiture dans laquelle, le lendemain, sa mère, sa sœur et les deux vieux amis devaient s'entasser pour aller à Versailles. On n'avait pas alors de chemins de fer; de longues diligences

qu'on a nommées *gondoles* n'étaient même pas inventées, et les environs de Paris étaient desservis par une affreuse voiture cahotante, vulgairement appelée *coucou*, dont le nom même est oublié aujourd'hui. C'est là ce qui devait conduire à Versailles la pauvre veuve et les amis qui n'avaient pas voulu l'abandonner au moment d'une pénible séparation.

XXIV

Il ne restait plus qu'à aller prendre congé des personnes qui avaient porté quelque intérêt à la famille durant l'année qui venait de s'écouler.

Mme d'Herblay, encore faible et pâle, Marcelline et son frère, firent donc cette visite d'adieu à Mme Angilbert. Ce fut un dimanche, au sortir de la petite église Sainte-Élisabeth, qu'ils se rendirent dans le vieil hôtel de la rue des Enfants-Rouges, où ils avaient trouvé de bons cœurs et un secours au temps de leur détresse.

Il y avait quelques personnes dans le salon de Mme Angilbert, et Mme d'Herblay, avec la grâce

modeste d'une femme bien élevée, la remercia à voix basse des bontés qu'elle avait eues pour elle. Mme Angilbert, de son côté, lui témoigna qu'elle prenait part très-sincèrement à son changement de fortune.

Pendant cet échange de compliments, Marcelline était bien accueillie par les filles de la maison. Auprès d'elles se trouvaient leurs deux jeunes amies, les demoiselles Chevrier, qui avaient rencontré Marcelline l'été précédent, et qui paraissaient la regarder avec une sorte de curiosité, sachant son histoire. Elles chuchotaient entre elles, sans trop de souci de la pauvre enfant, qu'elles regardaient de temps en temps.

Enfin Fanny eut pitié de l'air un peu confus de sa petite protégée. Elle l'embrassa et l'attira dans le groupe des jeunes filles, qui, sans parler d'elle avec malveillance, ne montraient pas cette politesse empressée et obligeante qu'on appelle le savoir-vivre.

En quittant le salon, Mme d'Herblay n'oublia pas la cuisine. Elle tenait à remercier aussi la brave Jeannette, cette amie des mauvais jours.

Jeannette, un peu embarrassée en se souvenant qu'elle avait quelquefois traité très-familièrement Mme la comtesse, se rassura quand celle-ci voulut bien l'embrasser et dire à Marcelline d'en faire autant. Marcelline avait, de son côté, parfaitement oublié que la bonne Jeannette l'avait un jour prise pour une petite laveuse de vaisselle; d'ailleurs ce n'était pas à mauvaise intention. Elle lui sauta au cou, et lui dit qu'il fallait qu'elle vînt la voir à Versailles.

« Maman, dit-elle ensuite, comment ferons-nous pour dire adieu à Mme Thomas et aux petites filles de la fabrique? c'est aujourd'hui dimanche.

— Ce n'est pas bien difficile, Mademoiselle, répondit Jeannette; pour Mme Thomas, elle demeure en face, et je vais courir la chercher. »

La contre-maîtresse arriva bien vite, suivie de Rose, qui avait mis sa robe des dimanches.

Marcelline s'informa de quelques autres enfants, et en particulier de Léonie. Elle apprit, sans trop le comprendre, que cette dernière avait pris sa volée vers un petit théâtre du boulevard du Temple, où elle dansait « tantôt sur les

planches, tantôt sur une corde, » dit Rose, qui avait été la voir.

« Est-ce qu'elle fait cela pour s'amuser? demanda Marcelline.

— Oh ! je ne crois pas, répondit Rose. Elle paraît bien contente par moments, et puis quelquefois elle se fait bien du mal. Quand elle tombe, on la frappe avec une baguette.

— Et vous, Rose, êtes-vous battue maintenant ?

— Non, Mademoiselle ; Mme Thomas est allée chez mes parents pour leur dire de ne pas me maltraiter, et ils lui ont répondu que les gens qui se mêlaient de leurs affaires feraient aussi bien de les débarrasser de moi. On m'a mise alors chez la mère Jean, qui vend du coco aux ouvriers. Elle me nourrit, me couche, m'envoie à la messe, et elle a soin de mon argent.

— Vous avez très-bien agi, madame Thomas, dit Mme d'Herblay, parce que les parents de Rose ne sont pas en état de l'élever. Mais il ne faudra pas que Rose oublie complétement qu'elle a un père et une mère ; et si un jour ils devenaient infirmes, son devoir est de les soigner. Adieu,

mes bons amis; nous ne serons pas bien loin, mais il est à supposer que nous ne nous verrons pas souvent maintenant. Mes enfants et moi nous n'oublierons pas que, quand nous avons eu besoin de vous, vous avez été toujours prêts à nous rendre service.

— Bon voyage, Mesdames, dirent ensemble ces braves personnes, et que le bon Dieu vous protége ! »

DEUXIÈME PARTIE

I

En s'éveillant à Versailles, Marcelline se demanda où elle était. Ayant dormi dans une chambre nouvelle, encore en désordre, où les pauvres meubles, n'étant plus à la même place, paraissaient aussi avoir changé de forme, elle crut qu'elle faisait un rêve. Elle regarda sa maman, qui reposait dans un petit lit auprès de son pliant, et se souvint de ce qui était arrivé.

Vite habillée, elle courut ouvrir la fenêtre de la chambre voisine pour respirer l'air de la campagne. Ces fenêtres en mansardes couronnaient

de grands toits, qui en dominaient d'autres, et laissaient apercevoir le sommet des collines boisées qui entourent Versailles. Les cimes d'arbres à l'horizon étaient encore enveloppées de la brume du matin. Tout dormait dans la ville silencieuse, et la pauvre enfant eut l'impression de l'exil et de la solitude; mais elle entendit quelques petites voix d'oiseaux qui semblaient lui souhaiter la bienvenue; et mieux encore, sa chère maman, qui venait de s'éveiller, l'appelait de la chambre voisine; elle perdit donc aussitôt l'idée qu'elle était seule au monde.

« Maman, dit-elle en arrangeant les chambres pour s'installer le mieux possible, si nous allions bientôt nous promener, nous verrions où nous sommes.

— Tu te crois dans un pays perdu, ma chère petite, et cependant tu vas voir une ville plus belle encore que le Marais, où nous habitions.

— Mais, maman, il faudrait savoir qui demeure à côté de nous.

— De très-bonnes personnes assurément; car tu sais qu'hier, à notre arrivée, Mme de Sainte-Maure a rencontré dans l'escalier une dame qui

lui a demandé si elle pourrait nous rendre quelques services. Tiens, entends-tu? on frappe à la porte. »

Marcelline courut ouvrir, et une dame, d'un âge et d'un extérieur respectables, lui dit poliment :

« Ma petite belle, je suis votre plus proche voisine; et, comme je vous sais arrivées tout nouvellement, je viens vous demander si je puis vous être utile à quelque chose, soit pour vous donner des renseignements, soit pour faire quelque commission en ville, car je vais descendre tout à l'heure. »

Mme d'Herblay parut, et pria cette dame de s'asseoir. Celle-ci s'excusa par la crainte de la déranger un jour où elle avait sans doute beaucoup de choses à faire. Elle lui dit qu'elle s'appelait Mlle Amélie d'Aussigny, et vivait avec sa sœur, Mme Sainte-Agathe, ou la mère Sainte-Agathe, autrefois prieure d'un couvent que la révolution avait détruit. Leur petit logement venait, dans le corridor, immédiatement après celui de Mme d'Herblay; elle avait entendu remuer des meubles et s'était décidée à entrer,

pensant que ces dames pouvaient avoir besoin d'un peu d'aide.

« Puisque vous avez la bonté, Mademoiselle, dit Mme d'Herblay, de venir à notre secours, je vous demanderai de conduire ma petite fille chez vos marchands, pour qu'elle puisse y aller seule une autre fois.

— Bien volontiers, Madame, répondit Mlle d'Aussigny, » et Marcelline la suivit.

II

En descendant, elles rencontrèrent encore d'autres vieilles dames; car toute cette aile du château était occupée par des personnes pauvres, à qui le roi accordait cet asile en considération de leurs services passés et de leur honorable misère.

Le matin, on voyait ces dames autrefois riches, ces messieurs qui portaient souvent des noms illustres, allant aux environs, chercher, comme le faisait Mlle d'Aussigny, les provisions de la journée; et, dans l'après-midi, ces mêmes per-

sonnes se rendaient à la promenade, avec les vieux compagnons de leur solitude, griffons au poil hérissé, ou petits carlins hargneux qu'on menait l'été à l'ombre des charmilles du parc, l'hiver à l'abri le long des terrasses.

Marcelline remonta chargée, parce qu'elle avait eu à se pourvoir de certains objets de nécessité pour la journée et les jours suivants. En déposant dans la cuisine le pain, le lait du déjeuner et quelques autres petits paquets, elle rendit compte à sa mère du résultat de ses courses.

« Je vois, maman, qu'il me sera très-facile d'aller faire les commissions toute seule, et vous ne descendrez pas si souvent ce grand escalier qui vous essouffle tant. Les marchands sont tout à côté. La laitière vient le matin à sept heures pour les habitants du château, et il me semble que le boucher et l'épicier sont de braves gens très-polis. M^lle^ d'Aussigny leur a dit qu'il fallait me bien traiter. J'apprendrai de cette manière à vous remplacer pour toutes les choses qui demandent de la force et de l'activité.

— Je demanderai conseil à M^lle^ d'Aussigny, chère amie, et si elle juge possible que tu ailles

seule, je ne m'y oppose pas. Cela t'accoutumera à te tirer d'affaire.

— Avec votre permission, maman, je veux me charger presque entièrement du ménage. J'ai bientôt dix ans; je me porte bien; vous êtes encore faible et souvent malade; chargez-moi donc de tout ce qui vous fatigue.

— Je le veux bien, ma chère enfant; non pas que je ne puisse encore faire bien des choses dans la maison, mais je crois qu'il est bien que tu apprennes de bonne heure à te passer de moi.

— Si c'est pour cela, maman, je n'aurai aucun plaisir à le faire. J'aime mieux que vous me disiez que c'est pour vous reposer.

— Eh bien, soit. Je me reposerai donc; mais il faut que je te mette alors au courant de tout, que tu saches quelles sont nos ressources, et comment tu dois dépenser l'argent. »

III

« Louis, continua Mme d'Herblay, nous donne sur sa solde cinquante francs par mois. C'est une

grosse somme pour lui, parce qu'il a de grandes dépenses d'équipement; cependant il m'a vivement pressée à lui demander davantage si nous ne pouvons vivre avec cela.

— C'est beaucoup, cinquante francs, dit Marcelline. Nous pourrions bien vivre avec moins que cela, n'est-ce pas, maman?

— Je le voudrais; mais tu vas voir si c'est beaucoup. Divisé par semaines, c'est douze francs dix sous; par jour, c'est environ trente et un sous, c'est-à-dire quinze sous par personne.

— Maman, je vais faire le compte de ce que j'ai dépensé aujourd'hui. »

Marcelline compta sur ses doigts, et trouva un total de cinquante-huit sous. Alors on ne calculait pas par centimes; aujourd'hui on dirait deux francs quatre-vingt-dix centimes.

« Mais, s'écria-t-elle, comment ai-je fait? j'ai dépensé presque le double de ce que nous avons par jour, et pourtant je n'ai rien d'inutile.

— Oui; mais aussi nous avons là certaines choses qui nous dureront plusieurs jours. Le pain, par exemple; en voilà pour la moitié de la semaine. La viande, dont nous allons faire un

pot-au-feu, fera deux dîners. La chandelle ira deux jours. Le savon ne sera pas usé en une fois. Le charbon durera aussi plus de deux jours.

— C'est vrai, maman; d'un autre côté, il y a des choses qui nous manquent. Vous ne pouvez pas vous passer d'un peu de vin; le médecin l'a ordonné. Nous ne pouvons pas nous contenter jusqu'au soir d'un sou de lait pour notre déjeuner. Quand il n'y aura plus de sucre de la petite provision que notre bonne Sainte-Maure nous a faite, il faudra en acheter.

— J'aime à t'entendre raisonner ainsi, mon enfant, parce que, dans toutes les situations où elle peut se trouver, une femme doit toujours savoir calculer de manière à proportionner ses dépenses à ses ressources. Maintenant je crois que nous pouvons vivre avec ce que Louis nous donne, en y mettant une économie très-sévère. Il y a des jours où nous dépenserons un peu plus de trente sous, et d'autres où nous n'en dépenserons pas vingt. Nous allons faire cette expérience pendant une semaine; dans les premiers moments de notre installation, il nous

sera plus difficile de faire notre compte ; il peut y avoir une foule de petites dépenses imprévues.

— Tout cela est si vrai, dit Marcelline en riant, que je viens de m'apercevoir que j'ai oublié d'acheter des allumettes, et je ne sais comment faire du feu pour chauffer notre lait. Je vais vite courir en chercher.

— Je n'aime pas que tu sortes pour si peu, dit Mme d'Herblay. Ne pourrais-tu pas demander une allumette à nos bonnes voisines ? »

Malgré sa timidité, Marcelline était si décidée à se rendre utile, qu'elle obéit immédiatement à sa mère.

IV

Elle revint au bout de quelques minutes avec un charbon allumé sur une petite pelle.

« Ceci vaut bien mieux, maman, dit-elle ; notre feu va prendre tout de suite avec de la braise. Je suis aussi très-contente d'avoir vu ces dames ; elles ont été parfaitement bonnes. J'ai

trouvé Mlle Amélie dessinant des fleurs, et elle m'a promis de m'enseigner tout ce qu'elle sait. Elle peint sur des boîtes de bois blanc et sur des écrans; elle dit que tout cela peut se vendre. Elle sait faire une foule de jolis ouvrages de tapisserie et de broderie. Elle a aussi un vieux piano, sur lequel elle me permettra d'étudier.

— Voilà de bien bonnes nouvelles, dit Mme d'Herblay. Il faudra avoir des heures pour aller travailler avec Mlle Amélie.

— J'ai vu sa sœur, Mme Sainte-Agathe. Elle a tout à fait l'air d'une religieuse, et son visage est un peu sévère; mais je n'en ai pas peur.

— C'est heureux, dit Mme d'Herblay en souriant.

— Je pense, maman, qu'il faut terminer le plus tôt possible tout ce qui concerne notre arrangement. Nous pouvons aujourd'hui mettre nos rideaux, ce qui donnera bonne mine à nos petites chambres. Demain je ferai le savonnage de notre linge, et nous le repasserons ensemble après demain; les jours suivants, je serai libre quand j'aurai fait le ménage, et je pourrai étudier des leçons, écrire, jouer du piano, dessi-

ner. N'est-ce pas très-bien arrangé comme cela, maman ?

— Tu veux donc faire tout le ménage, chère petite ?

— Mais oui, maman ; ne m'en croyez-vous pas capable ?

— Et pendant ce temps-là je me croiserai les bras ?

— Oh ! je sais que vous ne le pourriez pas ; mais il vous restera encore de l'occupation. Ainsi, vous savez raccommoder le linge mieux que moi ; vous tricoterez des bas pour nous deux ; vous repasserez certaines pièces du linge fin, ce que je ne sais pas encore bien faire ; mais j'apprendrai, soyez-en sûre ; et puis la cuisine vous regardera aussi, car j'ai peur d'être une trop mauvaise cuisinière. Vous voyez, maman, que je vous laisse bien de quoi vous occuper.

— Oui, mon cher ange, je vois que tu as beaucoup de courage, et quand nous serons tout à fait établies ici, j'espère que tu n'auras pas une existence aussi sévère que dans cette fabrique où tu as travaillé sans te plaindre.

— Si seulement Louis était avec nous! » dit Marcelline avec un soupir.

Le reste de la journée fut employé à donner aux pauvres petites chambres un air confortable; Mme d'Herblay y avait été accoutumée en Angleterre, où les plus misérables demeures ont des rideaux, des tapis, des fleurs, qui égaient la vue et ne sont pas d'un entretien bien coûteux. Mme d'Herblay ne possédait pas les moyens de rendre son intérieur aussi agréable; mais avec le peu qu'elle avait, et le goût de l'ordre et de l'arrangement, la misère était assez bien dissimulée.

Marcelline, qui tenait à prouver qu'elle était une personne entendue, prépara le soir le linge qu'elle comptait laver le lendemain. Mme d'Herblay la laissa faire.

V

Le lendemain, quand Marcelline se mit à savonner, sa mère voulut l'aider, mais la petite s'y refusa absolument. « Maman, lui dit-elle, le médecin, vous le savez, a dit que rien ne pouvait

vous être plus contraire. Laissez-moi faire seule. Je vous demanderai seulement de m'aider pour ce qui exigera une force supérieure à la mienne. »

La pauvre petite travaillait avec une grande ardeur. Dans le feu de ses opérations, elle se mouilla un peu plus peut-être que de besoin, et elle répandit assez d'eau par terre; mais Mme d'Herblay ne la gronda pas de ce qui ne lui était arrivé que par excès de zèle.

En somme le linge était très-blanc. Il fut proprement repassé et serré dans une armoire, et Marcelline se sentit plus légère quand elle eut terminé cette tâche, à laquelle elle comptait se livrer régulièrement un jour par semaine.

Les autres petits services qu'elle s'était attribués ne lui prenaient pas trop de temps, et elle eut tout le loisir de se remettre aux études que son frère lui recommandait instamment.

VI

Trois années s'écoulèrent de cette manière. Marcelline n'était plus une enfant, mais une jeune

fille de treize ans, grande, belle sans paraître s'en douter, et toujours aussi fidèle à son devoir et à ses affections. Elle avait appris de Mlle Amélie de petits travaux qui parfois étaient productifs.

A douze ans elle avait fait sa première communion. La mère Sainte-Agathe, dans sa jeunesse, avait été chargée de l'instruction des novices. Elle reprit ce rôle auprès de Marcelline, qu'elle trouva bien disposée. Ce sont de magnifiques enseignements que ceux du catéchisme ; les savants et les philosophes eux-mêmes en admirent la profondeur. Les enfants doivent se trouver heureux qu'on les guide dans la connaissance de ces grandes vérités, si élevées quelquefois, que leur esprit ne saurait y atteindre si on ne venait pas à leur secours en les leur expliquant.

Marcelline était trop bien préparée pour n'être pas admise aux examens.

La semaine qui précéda le jour de sa première communion, Mme de Sainte-Maure vint à Versailles, apportant de la part de Louis quelques aunes de percale blanche pour faire une robe, et de la mousseline pour un voile ; elle-même y joignit un petit sac de basin blanc, des gants et des souliers.

Les dames d'Aussigny firent accepter à Marcelline un beau chapelet bénit.

Il ne manqua donc rien à la sainte enfant, et elle passa ce jour solennel dans un tel ravissement, qu'il lui semblait être dans le ciel avec tous ceux qu'elle aimait.

C'est ordinairement à la suite de ce grave événement qu'on songe à donner un état aux jeunes filles qui ont besoin de gagner leur vie. Une lingère de Versailles offrit de prendre Marcelline comme apprentie; mais Louis n'y voulut pas consentir. Il était regardé par sa mère et sa sœur comme le chef de la famille, et son opinion prédominait toujours quand il s'agissait d'une décision importante.

Marcelline, dit-il, oublierait là les connaissances qu'elle possède déjà, et je me reprocherais de n'avoir pas fait pour son instruction d'assez larges sacrifices.

VII

Un jour, M^me^ d'Herblay reçut de M^me^ Angilbert la lettre suivante :

« Madame,

« J'espère que vous vous souvenez assez de « nous pour que ma lettre ne vous cause aucune « surprise, et aussi pour que vous y voyiez uni- « quement le désir de vous être agréable.

« On m'a parlé d'une position qui convien- « drait à votre bonne petite Marcelline, si vous « pouviez vous résoudre à vous en séparer. Ce « serait chez une de mes amies, M^me^ Chevrier, « qui désire que ses filles apprennent à parler la « langue anglaise en ayant auprès d'elles une « jeune personne avec laquelle elles puissent « causer familièrement. J'ai parlé de Marcelline « à M^me^ Chevrier. Elle m'a autorisée à vous pro- « poser cette position pour elle, et vous offre « en retour, sinon des appointements que la « jeunesse de votre fille rendrait difficiles à fixer, « du moins l'avantage de compléter son éduca- « tion avec les professeurs de M^lles^ Chevrier.

« M^me^ Chevrier traiterait Marcelline avec beau- « coup de bonté ; je crois donc, Madame, pouvoir « vous engager à accepter les propositions qu'elle « me charge de vous transmettre.

« Je saisis avec empressement cette occasion,
« Madame, de vous renouveler l'assurance de
« mes sentiments distingués.

« Caroline ANGILBERT. »

Marcelline pleura beaucoup après la lecture de cette lettre. Elle aurait eu peut-être moins de répugnance à entrer chez la lingère qu'à s'éloigner de sa mère chérie.

Mme d'Herblay refoula au fond de son cœur tous les sentiments qui lui étaient personnels, accepta le sacrifice en ce qui la concernait, et, pensant agir dans l'intérêt de sa fille, elle consentit à la donner à des étrangers.

On prit quinze jours pour se préparer à la séparation. Marcelline s'occupait tristement à disposer toutes ses petites affaires.

Mme d'Herblay, qui avait consenti si courageusement à rester seule, fut récompensée de son dévouement, et Marcelline le fut de son obéissance, car elles reçurent de leur vieille amie une demande qui les remplit de joie.

Mme de Sainte-Maure offrait de venir habiter

auprès de la pauvre abandonnée, et prendre la place que la petite fille laissait vacante. Elles vivraient à frais communs, et pourraient quelquefois se faire aider par une femme de journée.

Ce fut un grand soulagement pour Marcelline, de penser que sa mère aurait son amie avec elle.

VIII

« Maman, disait Marcelline, je suis bien jeune encore, et cependant j'ai déjà vu plusieurs fois qu'au moment de nous abandonner au désespoir nous recevions de Dieu quelques secours inespérés.

— Je faisais la même réflexion, ma fille chérie, et je pensais que sans doute Dieu a pitié de nous parce que nous le craignons et que nous l'aimons en même temps. Aussi c'est avec tristesse que je te vois partir, mais sans inquiétude. *Si Dieu est avec nous, qui sera contre nous?*

— Dites-moi, chère maman, que vous êtes contente de ma soumission, parce que j'aurai bien plus de courage à m'éloigner de vous.

— Ma pauvre petite, tu ne m'as jamais donné que de la satisfaction; aussi je te bénis du fond du cœur. Je suis certaine que tu te conduiras comme tout enfant qui honore ses parents doit se conduire, afin que le monde apprenne que je t'ai élevée chrétiennement. »

La pauvre petite pleurait et embrassait sa mère, tout en lui répétant : « Je ne ferai rien sans me demander intérieurement ce que vous en penseriez, de manière que même dans l'absence nous ne soyons jamais séparées. »

Ce fut Louis qui vint chercher sa sœur. Avant de quitter Versailles, il lui proposa de faire une dernière promenade dans le parc. La nature elle-même était pleine de mélancolie. A la fin de novembre, la campagne est presque entièrement dépouillée, et, en se promenant dans les allées solitaires, Marcelline croyait voir le mot *adieu* écrit partout : dans les feuilles sèches qu'elle foulait aux pieds; dans le soleil, qui se couchait sous un voile brumeux à l'extrémité du grand canal; dans tout ce qui, l'été, lui paraissait riant et agréable, et maintenant lui semblait aussi triste que son propre cœur.

IX

Mme de Sainte-Maure était encore à Paris, où elle attendit Marcelline pour la conduire chez Mme Chevrier. Elles furent introduites dans un très-bel appartement, donnant sur le boulevard Montmartre, meublé avec luxe par des tapisseries.

Après les premières révérences, Mme de Sainte-Maure dit à Mme Chevrier :

« Je suis chargée par Mme d'Herblay, Madame, de vous amener sa fille, et elle espère que vous voudrez bien l'accueillir avec bonté.

— Nous sommes bien aises d'avoir Marcelline, répondit Mme Chevrier, et nous désirons qu'elle se plaise chez nous. Elle connaît déjà mes filles, qui l'ont vue chez Mme Angilbert. Vous vous rappelez bien Noëmi et Henriette, n'est-ce pas, ma petite?

— Oui, Madame.

— Ce sont de bonnes filles, mais elles sont moins bien élevées que les demoiselles Angilbert. Ne pouvant pas m'occuper d'elles quand j'étais à la tête de notre maison de commerce, je les ai

mises en pension pendant plus de quatre ans; mais ces deux grandes filles n'aiment guère à travailler. Ce qu'il leur faut, Madame, c'est la toilette, la promenade, la société. Ce n'est pas avec cela que M. Chevrier et moi nous avons gagné de quoi leur donner une belle éducation. Il faut que Marcelline, outre les leçons d'anglais, leur enseigne encore ce que c'est qu'une bonne enfant qui fait bien ses devoirs.

— Oh! Madame, je n'oserai jamais faire la leçon à des personnes plus âgées que moi.

— D'abord Henriette est plus jeune que vous, et elle n'est pas méchante; elle n'est que paresseuse. Noémi, c'est différent; elle a seize ans, et son éducation est à peu près terminée, quoiqu'elle n'en sache pas long. »

La bonne M^me^ Chevrier confondait volontiers l'éducation avec l'instruction, bien que ce soient deux choses distinctes.

En se retirant, M^me^ de Sainte-Maure demanda l'autorisation, pour elle et pour Louis, de venir quelquefois voir Marcelline, sa pauvre mère étant hors d'état de voyager.

« Nous serons toujours très-flattés, Madame,

de recevoir votre visite et celle de M. le comte d'Herblay. Je vous prie aussi de dire à Mme d'Herblay que nous aurons grand soin de sa fille. Je suis sûre que cette assurance lui fera plaisir. »

X

Mme Chevrier mit le bras de Marcelline sous le sien, et la mena dans la chambre de travail de ses filles. C'était une grande pièce où il y avait un piano, des chevalets, un globe terrestre, des livres sur des rayons, tout le matériel enfin nécessaire aux études, ce qui ne semblait pas beaucoup inspirer les jeunes filles *condamnées* à en faire usage.

A ce moment, Noémi, debout devant la cheminée, regardait dans une glace l'effet de certaines petites boucles de cheveux qu'elle arrangeait sur ses tempes. Henriette, qui aurait dû copier une tête à l'estompe, s'était renversée sur sa chaise, en arrière, en considérant sa sœur d'un air ennuyé.

L'arrivée de leur mère ne les troubla pas beau-

coup, accoutumées qu'elles étaient à l'entendre gronder.

Elles firent un assez bon accueil à Marcelline, surtout Henriette, qui était bien aise d'avoir un prétexte pour se déranger de son travail.

« Venez, lui dit-elle, que je vous montre où vous serez placée. Voici un coin de la table où vous pourrez écrire. Maman a fait mettre là un chevalet pour vous. Est-ce que vous savez dessiner ?

— Un peu, répondit Marcelline.

— Comment donc avez-vous eu le temps d'apprendre quelque chose ? » dit Henriette étourdiment ; puis elle craignit d'avoir fait de la peine à la jeune fille en lui rappelant sa condition misérable. Elle se hâta donc de changer de sujet.

« Venez voir ma chambre, où l'on a mis votre lit, » dit-elle.

En lui montrant aussi son armoire et sa petite toilette, elle lui dit les habitudes de la maison.

« On se lève ici quand on peut. Maman est très-matinale, et elle voudrait que tout le monde le fût ; mais pour cela il faudrait se coucher de

bonne heure, et ce n'est pas toujours possible quand il vient du monde le soir. Notre première maîtresse le matin, c'est Mlle Dupuis, qui nous enseigne la musique. Elle viendra probablement avec nous à la campagne, et elle sera notre institutrice, ce qui ne me fait guère plaisir, car elle est trop sévère. Après elle vient M. Millet, qui nous montre le français, l'histoire et la géographie. C'est lui dont les leçons m'endorment!... Ah! j'oubliais, c'est aujourd'hui M. Latour, le maître de dessin. Retournons vite à notre chevalet. »

Et elle ramena Marcelline dans la salle d'études; en regardant à la pendule, elle fit une exclamation.

« Il est près de quatre heures; M. Latour va arriver. Il va joliment me gronder de ce que je n'ai pas terminé ma tête. Mais tant pis; je lui dirai que j'ai été obligée de m'occuper de vous. D'ailleurs Noémi en a fait encore moins que moi.

— Si je n'ai pas dessiné, dit Noémi, c'est que je me suis oubliée à ma harpe.

— Il n'est pas sûr que M. Latour se contente

de cette raison. Tu feras bien d'en inventer une autre, Noémi. »

Marcelline fut surprise de voir deux sœurs se faire si peu de scrupule de manquer à leur devoir. Elle n'osa rien en témoigner ce jour-là ; mais, en voyant entrer M. Latour, elle rougit elle-même comme si elle eût été complice de la tromperie.

XI

On se doute bien, maintenant que l'on connaît leur caractère, qui des demoiselles Chevrier ou de Marcelline profitait le mieux des leçons. Les maîtres furent charmés des progrès de leur nouvelle élève ; car il ne faut pas croire que des professeurs soient indifférents aux efforts qu'on fait pour les contenter.

Mme Chevrier, qui entendait vanter Marcelline, la donnait en exemple à ses filles. Cette maladresse de la bonne dame ne fit pas un mauvais effet auprès d'Henriette, qui avait un bon cœur ; mais Noémi, dont la vanité ne pouvait supporter aucune supériorité, prit en grippe la pauvre en-

824188

fant, à qui elle pensait que ses parents faisaient très-généreusement *la charité*.

Au lieu de chercher à mieux faire, ne fût-ce même que par un calcul d'amour-propre, elle s'étudia à rabaisser Marcelline. Ayant vu plusieurs fois que certains devoirs de français, examinés par M. Millet, étaient placés en première ligne, elle trouva plus simple de ne pas lutter avec elle; et elle persuada à sa pauvre mère, qui ne s'y connaissait pas beaucoup, qu'elle en savait assez, et qu'elle pourrait donner plus de temps au piano en cessant de faire de l'*orthographe*, chose ridicule à son âge.

Entre les deux élèves il n'y avait pas de comparaison possible. Quoique Henriette eût à peu près l'âge de Marcelline, ses devoirs étaient si négligés, elle connaissait si mal les règles de la langue française, elle se souciait si peu de former son style en lisant les bons auteurs, que ses analyses, ses exercices de grammaire, ses narrations, semblaient l'œuvre d'un enfant de six ans. Elle en riait toute la première, aimant mieux qu'on se moquât d'elle que de se donner tant soit peu de peine.

Noémi avait une exécution assez brillante quand elle jouait du piano, et elle regardait les deux autres jeunes filles avec un grand dédain; mais il ne fallait pas l'entendre déchiffrer. Elle mettait plus d'un mois à apprendre passablement un morceau; il est vrai qu'alors elle faisait de l'effet avec ce qu'elle avait appris si péniblement, tandis que Marcelline, qui voulait savoir parfaitement la musique, en étudiait les principes avec persévérance.

De même pour le dessin. M. Latour vit bientôt qu'elle voulait travailler. Il lui fit reprendre par le commencement; et, comme elle avait déjà quelques notions, elle passa promptement du simple trait aux têtes ombrées, par hachures, et ensuite à l'estompe. Son maître lui promit qu'avant de partir pour la campagne il la ferait dessiner d'après la [illegible] d'après des modèles en plâtre. Pour qu'elle s'exerçât, pendant l'été, à représenter de petites parties de paysages, il lui apporta quelques modèles d'arbres, de chaumières, d'animaux, lui permettant de les emporter afin de les étudier avant de se mettre à faire des croquis d'après nature.

XII

Le 5 mars se trouvait être la fête de M. Chevrier, qui s'appelait Adrien. On avait conservé dans la famille la coutume patriarcale de célébrer toutes les époques mémorables; cette fois, Mme Chevrier et ses filles voulurent y apporter plus de solennité pour inaugurer le bel appartement par un grand bal.

Il fallait en faire un secret à M. Chevrier, ce qui n'était pas facile, car on ne pouvait guère dissimuler de tels préparatifs; mais il y mit probablement un peu de complaisance, en se retirant à propos chaque fois qu'il s'apercevait autour de lui d'un air de mystère.

Mme Chevrier se chargea de la toilette de Marcelline, et lui dit d'une manière délicate qu'elle la regardait comme sa troisième fille, qu'ainsi elle voulait qu'elle fût bien habillée. Cette simplicité modeste, qui convenait à son âge et à son défaut de fortune, pouvait très-bien s'accorder avec la robe de mousseline claire que lui donna Mme Chevrier. Ses deux filles, mises plus élé-

gamment, eurent des robes de crêpe et des couronnes de fleurs artificielles; mais il eût été difficile d'empêcher Noémi de se parer comme elle l'entendait; et Henriette, qui s'habillait comme sa sœur, profita des soins que prit Noémi pour avoir tout ce qui se faisait de plus à la mode.

Marcelline fut chargée de mettre les adresses aux billets d'invitation, parce qu'elle avait une jolie écriture anglaise. En parcourant des yeux la liste, elle fut surprise et heureuse d'y voir, presque en tête, le nom de M. le comte Louis d'Herblay.

« Je désire beaucoup qu'il accepte, lui dit Mme Chevrier; c'est un bien beau cavalier. Vous devriez, mon enfant, lui écrire de venir en uniforme; cela serait d'un bon effet pour notre bal. »

Le petit mouvement de vanité, assez innocente d'ailleurs, de Mme Chevrier, avait pour cause l'admiration qu'elle avait éprouvée en voyant Louis en grande tenue un jour qu'il était venu la remercier de ses bontés pour sa sœur, et apporter à celle-ci des nouvelles de leur mère. Noémi en avait été frappée aussi, mais bien plus

encore de l'idée qui se logea dans sa petite cervelle, qu'un titre lui irait très-bien. En conséquence, elle ne montrait pas à Marcelline autant de mauvais vouloir qu'elle l'eût fait sans ses desseins ambitieux.

XIII

Le jour du bal est arrivé. Dès le matin on fait sortir M. Chevrier, qui montre une grande docilité.

Les tapissiers arrivent, apportant des banquettes. Ils enlèvent les lits majestueux de M. et de M^me^ Chevrier, et arrangent leur chambre en salon de jeu. Ils ôtent les portes, ils posent des lustres et des branches dorées chargés de bougies.

Un restaurateur famoux envoie son maître d'hôtel pour dresser le buffet de la salle à manger. C'est une longue table, sur laquelle il fait placer symétriquement des galantines et des poissons froids, des pâtisseries de toutes formes et des pyramides de beaux fruits dans de la mousse

verte, invariablement couronnées par un ananas. Il a soin de préparer pour le soir le thé, le punch, le chocolat, les sirops, les glaces, qui seront offerts en rafraîchissements.

Mme Chevrier se donne beaucoup de mouvement. Ses filles commencent à l'aider; mais Noémi en a bientôt assez, et elle se retire dans sa chambre pour résoudre la grande question de savoir si elle se coiffera avec des roses ou avec des œillets rouges.

Henriette fait plusieurs maladresses qui impatientent sa mère. « Bien, dit-elle; puisque c'est ainsi, je ne ferai plus rien. » Et elle va passer la journée à regarder par la fenêtre, ayant le bonheur de n'avoir pas de leçons ce jour-là.

Quant à Marcelline, elle ne sait pas si elle s'amusera beaucoup le soir; mais en attendant, elle est chargée du soin d'arranger [illegible] cet ornement des belles fêtes. Elle en met dans des jardinières et des vases, surveille le placement des arbustes en caisse qui doivent garnir l'escalier, et veille à ce qu'on tienne au frais les bouquets destinés à M. Chevrier.

A cinq heures, on entend sonner. Toute la

famille est réunie pour recevoir celui qu'on veut fêter, et au moment où il entre, sa femme l'embrasse la première, les larmes aux yeux. Lui-même est tout attendri ; il embrasse à son tour ses filles et Marcelline même, en s'écriant comme il le faisait chaque année : « Ah ! mes bonnes amies, quelle agréable surprise ! »

On fit à la hâte un mauvais dîner, que les domestiques servirent tout de travers, et les dames rentrèrent s'habiller bien vite dans des chambres encombrées.

XIV

Le bal fut des plus brillants. Marcelline et Henriette se dévouèrent à en faire les honneurs aux très-jeunes filles qui, comme elles, ne devaient pas encore danser. Tandis qu'elles causaient avec Fanny Angilbert, on annonça Louis, qui n'était pas en uniforme.

Après avoir salué la maîtresse de la maison, il chercha des yeux sa sœur, et, l'apercevant dans un coin de la salle d'études convertie en salon, il se dirigea vers elle.

Noémi parut aussi prendre grand intérêt à ce petit groupe, où l'on riait sans façon; elle s'en approcha d'un air délibéré.

« Notre chère Marcelline ne doit pas s'amuser beaucoup ce soir, dit-elle en regardant Louis, car elle n'a pas encore dansé.

— Oh! je m'amuse parfaitement, repartit Marcelline, surtout depuis l'arrivée de mon frère.

— Mais, dit celui-ci, elle ne refusera pas une contre-danse avec moi. Pour elle, je ferai ce grand sacrifice.

— Et moi, je vous ferai vis-à-vis, » dit Noémi avec un air de vivacité qui cachait bien un peu de dépit.

Louis comprit qu'il était impoli de ne pas faire danser Noémi, et même avant sa sœur. Il le lui demanda de bonne grâce et la mit ainsi à même d'en obtint dans la soirée; il ne se sentait pas attiré par les coquetteries mal dissimulées de cette jeune fille, et il avait trop bon goût pour ne pas leur préférer des manières simples et naturelles.

XV

Marcelline alla plusieurs fois, dans le courant de l'hiver, voir sa mère à Versailles. Louis l'y conduisait, et comme il n'était pas maître de son temps, elle avait le regret d'y rester seulement quelques heures. La bonne Mme Chevrier voulut lui donner un dédommagement à ces trop courtes visites, et lui promit qu'elle passerait une semaine avec Mme d'Herblay, avant de s'en éloigner pour longtemps, car il était question dans la famille Chevrier de rester tout l'été à la campagne.

Vers le milieu d'avril, Mme Chevrier poussa l'obligeance jusqu'à conduire Marcelline à Versailles dans sa voiture, pour lui faire voir cette ville. Elle s'arrêta deux heures chez Mme d'Herblay, dont elle réjouit le cœur en lui faisant l'éloge de sa fille chérie. Au moment de la quitter, Mme d'Herblay, très-touchée, voulut lui en témoigner sa reconnaissance en lui demandant de laisser Henriette chez elle pendant la durée du séjour de Marcelline, qu'elle devait revenir cher-

cher huit jours après. Cet arrangement plaisait tant aux deux jeunes amies, que Mme Chevrier y consentit de bonne grâce. Au retour de Marcelline, elle sut reconnaître cette attention de sa mère par de petits présents qui pouvaient un peu ajouter au bien-être de Mme d'Herblay sans que celle-ci en dût éprouver la moindre peine, parce qu'ils lui étaient offerts de manière à ne pas l'offenser.

Si Mme Chevrier ne possédait pas les manières parfaites et le langage que donne l'habitude du monde, son cœur lui enseignait du moins cette délicatesse de procédés qui ne se trouve pas toujours dans la société la plus élégante.

Ce séjour à Versailles se passa très-agréablement pour les deux jeunes filles, et fut, de plus, profitable à Henriette en lui donnant l'excellent exemple d'un intérieur bien uni et bien réglé. Elle vit Marcelline, dès les premiers moments de leur arrivée, empressée auprès de sa mère et de sa vieille amie, les caressant, leur rendant avec joie mille petits services, et toujours prête à deviner ce qui pouvait faire plaisir aux autres. Henriette, avec un tel modèle sous les yeux, et douée d'ailleurs d'un bon naturel, devait s'améliorer en

pareille compagnie. Aussi, depuis quelque temps, on pouvait remarquer en elle un heureux changement.

Elles firent avec Mme de Sainte-Maure et Mlles d'Aussigny de jolies promenades dans le parc, dans les jardins de Trianon et dans les bois qui commençaient à reverdir. On leur permit de visiter l'intérieur du château, alors un peu abandonné, mais qui les intéressa, parce qu'elles connaissaient assez bien l'histoire du règne de Louis XIV pour en retrouver les traces vivantes.

Quand elles rentraient de la promenade, elles accouraient auprès de la pauvre Mme d'Herblay, devenue trop faible pour les accompagner, mais sachant si bien s'oublier, qu'elle était la première à vouloir les faire sortir. Avec sa douceur et sa grâce habituelles, elle les interrogeait sur ce qu'elles avaient vu, et paraissait prendre un grand plaisir à en écouter la relation.

Elles lui rapportaient de gros bouquets de violettes pâles ou de jacinthes bleues, et c'était à qui les arrangerait avec le plus de goût. On finissait la soirée en lisant ou en dessinant; puis, après la prière faite en commun, Mme d'Herblay allait se

coucher, aidée par Marcelline, qui se trouvait bien heureuse de soigner encore sa mère.

Les deux jeunes filles avaient chacune un petit lit par terre, dans la première pièce qui servait de salon. Mme de Sainte-Maure couchant près de Mme d'Herblay, on laissait ouverte la porte de communication; et avant de s'endormir, les jeunes filles avaient encore mille riens à se dire, qui excitaient leur innocente gaieté.

XVI

La famille Chevrier, ayant acquis près de Melun le château des Ormes, s'y installa au printemps. La situation en était belle, le parc étendu, et les terres de bon rapport. On pouvait s'y plaire beaucoup, et cependant, au bout de peu de temps, tout le monde s'y ennuya. Cette existence était trop nouvelle pour M. et Mme Chevrier, qui ne trouvaient pas à qui parler. Leurs filles regrettaient la vie de Paris, dont l'agitation frivole et stérile était plus de leur goût que les plaisirs simples et vrais.

La nouvelle institutrice, Mlle Dupuis, se plai-

gnait de ce qu'on n'appréciait pas assez son beau talent de pianiste.

Marcelline aurait beaucoup aimé les occupations qu'on trouve à la campagne; mais, pour elle, Versailles était trop loin des Ormes.

Une des contrariétés secrètes de Mme Chevrier, c'était l'ignorance absolue qu'elle avait des détails de l'économie rurale. Elle craignait de se tromper et d'être trompée. Elle donnait des ordres avec l'arrière-pensée que les gens à qui elle s'adressait se moquaient d'elle en arrière. Elle imagina un moyen : ce fut d'en charger Marcelline.

« Marcelline, lui disait-elle, je suis occupée à autre chose. Allez voir avec l'intendante ce qu'il faut porter de blé au moulin. »

Marcelline, que ces détails amusaient, allait s'enquérir des diverses qualités de farine employées pour le pain de la table et celui de la cuisine, demandait ce qu'il en fallait pour une semaine, allait elle-même voir faire ce pain par la fille de basse-cour. Il lui arriva même une fois de se lever de grand matin pour aller mettre, comme on dit, *la main à la pâte.*

Quand elle arriva dans le fournil, elle vit qu'on

avait déjà humecté le levain, dont Victoire, la fille de basse-cour, se servait pour faire lever la pâte. C'est un travail pénible que de pétrir, parce que la pâte est lourde; il faut de bons bras pour la soulever et en bien mêler les parties d'eau, de sel, de farine et de levain. Une demi-heure après cette opération faite, Marcelline et Victoire revinrent et trouvèrent la pâte assez levée pour la mettre au four que Victoire avait chauffé. Le pain devait se mouler dans des corbeilles de différentes grandeurs, qu'on ne remplit qu'aux trois quarts, et d'où on le retire avec précaution pour le glisser dans le four avec une grande pelle de bois. Marcelline s'était réservé plusieurs petites corbeilles, afin de présenter son œuvre au déjeuner. Elle fut toute fière qu'on trouvât ses petits pains excellents.

Elle avait aussi la direction de la laiterie, ce qui demande beaucoup de soins; il faut une propreté extrême pour que le lait ne tourne pas. On écrémait une certaine quantité de terrines pour faire le beurre, et souvent des fromages que M^me^ Chevrier aimait beaucoup.

C'est elle qui conseilla à M^me^ Chevrier de faire disposer un fruitier qui manquait à la maison. Le

jardinier lui dit que l'apparence de la récolte des poires et des pommes était trop belle pour risquer de n'avoir pas un endroit bien sec, afin de les conserver. Elle rapporta ces paroles à Mme Chevrier, qui fit garnir de tablettes de bois blanc les parois d'un cellier et suspendre des claies au plafond; on fut donc en mesure d'y ranger les fruits à venir sur de minces couches de paille.

Il en fut de même pour les lessives, les récoltes, la coupe du foin, celle des prairies artificielles et du regain, et enfin la moisson. A chaque question nouvelle, Marcelline était appelée; elle s'intéressait beaucoup à tous ces détails qu'elle avait ignorés jusque-là, comme la plupart des personnes élevées à la ville.

Voulant faire partager à Henriette ces distractions champêtres, elle essayait de la tirer de son apathie, et quand il y avait quelque chose à faire, elle ne manquait pas de l'appeler.

Elle alla un matin l'embrasser dans son lit et lui dit : « Habillez-vous vite; d'ici je sens l'odeur du foin qui se récolte dans la prairie extérieure. Ce serait charmant d'aller faner maintenant, avant la chaleur. »

Henriette la suivit, et elles arrivèrent près des faneurs, tous en plein travail. Les uns ramassaient le foin et en faisaient de petites meules; d'autres le soulevaient avec des fourches de bois pour le faire sécher; d'autres, enfin, prenaient d'une grande meule des brassées de foin entièrement sec, et le mettaient en bottes.

XVII

En rentrant au château, les deux jeunes filles se virent suivies par un pauvre chien qui depuis quelque temps attirait leur attention en courant çà et là de l'air le plus inquiet et le plus effaré. Marcelline n'avait jamais pu voir sans une grande pitié ces pauvres animaux, qui semblent placés sous la protection des êtres raisonnables, et qui en sont trop souvent maltraités ou abandonnés; elle appela celui-ci, qui était un jeune épagneul, et tâcha, par ses caresses, de lui prouver qu'il devait s'attacher à elle. Le chien, dans sa reconnaissance, lui montra qu'il comprenait son intention; et au bout de deux à trois jours ils étaient devenus les meilleurs amis du monde.

« Comment allons-nous le nommer? dit Henriette à Marcelline le jour où le chien devint l'hôte familier de la maison.

— Je crois qu'il faudrait l'appeler Mélampe, répondit-elle.

— Pourquoi ce nom bizarre? s'écria Noémi.

— Parce que l'on m'a dit que c'était le nom d'un des chiens qui accompagnèrent les bergers lorsqu'ils allèrent à la crèche adorer Notre-Seigneur, et que les chiens qui portent ce nom ne deviennent pas enragés.

— Quelle superstition ridicule! » dit Noémi.

Le soir même le curé du village des Ormes vint au château, et Noémi, qui avait quelque tendance à faire l'esprit fort, fut bien aise d'humilier Marcelline en racontant l'histoire du nom de Mélampe et de la vertu particulière qu'on lui attribuait.

Le curé écouta en souriant, et sans paraître trop scandalisé. Elle lui demanda en terminant, et sous forme de question innocente, s'il était permis d'ajouter foi à de telles croyances.

« Cela n'est pas défendu, répondit-il, tant qu'elles ne sont pas en contradiction avec les

vérités fondamentales de la religion, contenues dans le catéchisme. Quand les légendes et les traditions populaires ne sont ni dangereuses, ni ridicules, elles plaisent à l'imagination sans nuire à la foi.

— Cependant, monsieur le curé, dit Noémi qui ne voulait pas céder, il m'est difficile de croire que Dieu s'intéresse aux animaux.

— Vous n'êtes pas obligée de le croire, Mademoiselle; mais du moment que Dieu les a créés, il est permis de supposer qu'ils participent à ses bontés comme nous-mêmes, à des degrés différents. Quelquefois il s'en est servi pour ses desseins. Nous le voyons par la colombe de l'arche, messagère de paix; par l'ânesse de Balaam, qui reçoit la parole.

— Ah! monsieur le curé, ce sont des figures!

— Peut-être; mais je n'ai, quant à moi, aucune objection à les admettre comme des réalités. D'ailleurs la Bible est remplie de traits qui se rapportent aux animaux, et un fait qui me frappe dès le début de l'Évangile, c'est l'admirable ordonnance qui préside à la naissance de notre Sauveur. Toute la création est appelée à célébrer

sa venue. Tandis que les étoiles, c'est-à-dire les corps célestes, dirigent vers la crèche la marche des rois, ce qu'il y a de plus élevé dans la société, un Dieu enfant repose dans les bras d'une vierge mère, entouré des paisibles animaux que l'homme tient sous sa dépendance. N'y a-t-il pas dans cet accord de la puissance et de la faiblesse, de la grandeur et de l'humilité, dans cette association des créatures les plus élevées et de celles d'un ordre inférieur, un enseignement divin que nous ne pouvons méconnaître?

« Puisque nous sommes à la crèche, reprit le curé après un silence d'un moment, je reviens aussi à la première proposition de Mlle Noémi. Pourquoi ne veut-elle pas que la tradition nous ait conservé le nom du bon chien qui eut le bonheur d'accompagner son maître dans cette nuit de Noël?

— Oh! je n'y ai aucune objection, » dit Noémi sèchement.

XVIII

La visite de M. le curé avait aussi un but charitable. Il venait recommander à Mme Chevrier, et surtout à ses filles, une de ses plus pauvres paroissiennes, restée veuve avec deux petits enfants et une vieille mère paralytique.

Mme Chevrier avait bon cœur; elle donna immédiatement dix francs à M. le curé pour la pauvre femme.

Marcelline, d'autant plus émue que cette histoire lui rappelait en partie celle de sa mère, pensa à une autre aumône que peuvent faire les personnes qui n'ont pas d'argent. Elle se pencha vers Mme Chevrier et elle lui dit à voix basse :

« Madame, si nous allions voir la pauvre femme, nous pourrions peut-être lui être utiles.

— Vous avez raison, Marcelline, nous allons dire à M. le curé que nous irons la voir demain. »

Elle y alla effectivement le lendemain avec Henriette et Marcelline. La pauvre veuve habitait une véritable masure, qui n'était même pas à elle, mais dont le bon curé payait le loyer.

« Bonjour, madame Pierre, lui dit Mme Chevrier en entrant. M. le curé nous a parlé de vous, et je viens avec mes enfants voir si vous avez besoin de quelque chose. »

Mme Pierre avait encore un peu de fierté, et l'idée d'*être à la charité* lui faisait quelque peine; mais elle ne pouvait faire autrement. Elle ne possédait pas un morceau de terre, si ce n'est le petit jardin dépendant de sa maison, très-mal cultivé parce que le découragement s'était emparé d'elle lorsqu'elle s'était vue si misérable.

Elle pleura en montrant aux dames sa mère étendue sur un mauvais matelas, et deux enfants, l'un de six, l'autre de deux ans, qui avaient l'air de petits sauvages, à demi nus, et défiants comme des créatures maudites.

« Il ne faut pas vous désespérer, dit Mme Chevrier; cela n'avance à rien. Voyons : que peut-on faire pour vous?

— Mon Dieu! Madame, rien ne peut faire quand on en est réduit où nous sommes. Je ne peux pas aller travailler, parce que voilà ma mère et mes enfants qui me tiennent à la maison, et, pour sûr, je tomberai malade de chagrin.

— J'ai donné hier quelque chose pour vous à M. le curé. J'y ajouterai encore cela, dit Mme Chevrier en mettant cinq francs dans la main de la malheureuse ; mais il faut du courage. Bonjour, ma bonne femme, nous reviendrons vous voir un autre jour. »

La pauvre femme Pierre remercia sans trop savoir ce qu'elle disait; elle devenait stupide à force de chagrin.

XIX

Mme Chevrier avait quitté cette horrible masure, parce qu'elle y étouffait. Quatre personnes dans une petite chambre malpropre et sans air! Il y avait de quoi rendre malade, et elle gémissait avec Henriette de cet excès de misère qui rendait certaines gens presque semblables aux animaux.

« Mais, dit Marcelline, si on essayait de les tirer de cette situation?

— Comment voulez-vous faire, mon enfant? On ne peut pas se charger de tous ceux qui souffrent.

— Je pensais, dit Marcelline, à demander à M. le curé s'il ne croyait pas qu'on pût mettre à

l'hospice la pauvre grand'mère qui paraît être si mal soignée, et l'un des deux enfants à l'école; dans ce cas-là, la mère, n'ayant plus que l'autre, pourrait peut-être le confier à des voisines pendant qu'elle irait en journée.

— Votre idée me semble bonne; voici justement M. le curé qui vient vers nous en lisant son bréviaire. Parlons-lui-en. »

M. le curé dit qu'il avait songé à l'hospice, ou à l'hôpital, mais qu'on ne pourrait mettre la malade qu'à Melun, et que pour cela il fallait payer une petite somme. Le regard suppliant de Marcelline décida Mme Chevrier à promettre de payer.

« En général je n'aime pas, dit M. le curé, qu'on retire aux enfants le soin de leurs vieux parents; mais, dans le cas présent, ce sera une grande charité, parce que la pauvre vieille mère souffre trop de cet excès de misère et de malpropreté.

— En parlant de malpropreté, dit Marcelline, ne trouvez-vous pas qu'il faudrait engager la femme Pierre à nettoyer un peu mieux sa chambre?

— La femme Pierre était assez propre quand elle avait son mari; c'était une bonne ouvrière;

mais elle avait probablement peu d'énergie, et elle s'est laissé abattre par le malheur.

— Eh bien, dit Marcelline, si Mme Chevrier veut le permettre, nous tâcherons de la relever; n'est-ce pas, Henriette?

— Comment ferons-nous? dit Henriette.

— Il faudra l'engager à donner de l'air à sa maison, à peigner et à laver ses enfants; nous chercherons de quoi les habiller, et nous travaillerons pour eux le soir. Puisqu'elle a un petit jardin, il faudra qu'elle le laboure, et quoique la saison soit bien avancée, on pourra peut-être y semer quelque chose.

— D'ailleurs, dit Henriette, qui commençait à s'attacher à cette idée, on pourra lui faire préparer son jardin pour l'année prochaine, et, en attendant, lui donner des légumes du potager.

— J'aurai soin aussi, dit Mme Chevrier, de lui faire mettre de côté des restes de la table pour sa nourriture et celle de ses enfants, qui ont l'air de mourir de faim.

— Et puis, dit Marcelline, si elle veut travailler, voici bientôt la moisson, elle pourra trouver de l'ouvrage.

— Vous ferez une bonne œuvre, Mesdames, dit M. le curé, et vous donnerez à cette pauvre femme, outre le secours matériel, l'idée que Dieu aide ceux qui font quelques efforts pour se tirer d'affaire.

— Et enfin, ajouta Marcelline, Melun n'est pas si loin; elle pourra aller voir sa pauvre mère au moins tous les dimanches. »

XX

L'idée de faire une bonne œuvre charma les deux jeunes filles, qui s'occupèrent immédiatement de son exécution. Il y eut bien quelques difficultés, parce que la femme Pierre ne comprenait guère ce qu'on lui voulait; enfin on parvint peu à peu, en y allant tous les jours, à opérer tous les changements désirables. Au bout d'un mois, on ne reconnaissait plus son affreux taudis, balayé et mieux rangé. On avait transporté la pauvre vieille dans une petite charrette du château, bien couchée sur un matelas, et des soins bien entendus adoucirent son mal.

Peu de temps après leur installation aux Ormes,

M. et Mme Chevrier et leurs filles firent des tournées de visites, souvent à la distance de plusieurs lieues, afin de se procurer des relations de voisinage. Dans le nombre, une des plus agréables eût été Mme de Montigny, qui habitait le château du Plessis, à une heure environ des Ormes; mais elle et sa fille sortaient peu. Elles vinrent cependant rendre la visite, et Marcelline trouva à Mme de Montigny une certaine distinction dans les manières qui lui rappelaient sa mère, et la lui fit aimer aussitôt. Sa fille, Mlle Denise, était grande, mince, et paraissait avoir une santé assez délicate. Elle parlait peu, mais son sourire était bienveillant.

Après le départ de ces dames, on analysa leur toilette, leur conversation, leur figure. Mme Chevrier les trouvait aimables; mais Noémi ne pouvait pardonner à Denise d'avoir autant causé avec les *petites filles* qu'avec elle-même.

« Elle n'a pas l'air d'avoir beaucoup d'esprit, Mlle Denise; à peine si elle répond deux mots à ce qu'on lui dit. » Ce fut là une des critiques de Noémi.

« Il n'est pas étonnant qu'elle t'ait parlé aussi

peu, dit Henriette; tu lui faisais des questions qui ne pouvaient intéresser que toi. Tu lui as demandé si elle était présentée à la cour, si sa mère y allait souvent : elle est trop jeune pour être présentée. Moi, je ne lui aurais pas fait une question pareille.

— C'est toi sans doute qui vas m'apprendre ce que je dois dire.

— Certainement, répondit Henriette. Je ne sais peut-être pas causer comme les grandes personnes; mais du moins je cherche des sujets de conversation qui puissent plaire à tout le monde. Tu as bien vu qu'elle paraissait s'amuser avec Marcelline et avec moi.

— Cela prouve qu'elle n'est qu'une enfant.

— Ce n'est pas un défaut, dit Henriette avec une sorte d'orgueil.

— C'est un défaut à mes yeux, » repartit Noémi.

Marcelline, qui vit que la discussion allait dégénérer en dispute, comme il arrivait souvent entre les deux sœurs, se hâta de l'interrompre, en demandant à Henriette si elle ne viendrait pas dessiner, en même temps qu'elle, un vieux tronc de saule incliné sur la rivière.

« Non, dit Henriette, j'aime mieux aller lire mon Histoire de France à côté de vous, en pêchant à la ligne. »

Et elle sortit en courant et en appelant Mélampe, qui n'était jamais bien loin de Marcelline.

XXI

L'attachement du bon animal pour ses deux jeunes protectrices était bien naturel; c'étaient elles qui en prenaient le plus de soin. Noémi n'aimait rien qu'elle-même, et Mélampe s'attira son aversion par une faute grave. Un jour, malgré sa sagacité habituelle, croyant à la bienveillance de la jeune fille, il s'élança vers elle pour la caresser, et entra une griffe dans un volant de mousseline qu'il entraîna de l'air du monde le plus innocent. Noémi fit tant de bruit de cette sottise, que Marcelline en éprouva un vif chagrin. Elle appela le coupable au plus vite, et le mit à l'attache pour le reste de la journée, tout en versant des larmes sur la chaîne du captif.

Ensuite elle essuya ses yeux pour reparaître devant M^me^ Chevrier, qui, en son absence, avait

sérieusement grondé Noémi de montrer tant de colère pour un si petit accident.

« Puisque tu assures que ta robe ne peut plus se mettre, lui dit-elle quand Marcelline revint, donne-la à Marcelline pour lui apprendre à mieux élever son chien. »

La bonne Mme Chevrier montra en cette circonstance plus de fermeté qu'elle n'en avait ordinairement avec ses filles. Noémi tenait beaucoup à cette robe neuve, dont la déchirure, faite dans le sens de l'étoffe, pouvait aisément se réparer. Elle n'osa résister à la volonté de sa mère qui la punissait; mais elle s'en vengea.

Elle alla ôter sa robe, la roula avec quelques vieilleries qu'elle n'avait pas osé donner à sa femme de chambre, parce qu'elles étaient hors d'usage, et ensuite, entrant dans la chambre de Marcelline quand elle sut la trouver seule, elle jeta le paquet devant elle en lui disant :

« Voilà pour vous. Vous êtes si adroite, que vous saurez bien tirer parti de ces choses-là. »

Marcelline, quoiqu'elle fût humble de cœur, avait cependant une juste fierté, qui lui fit à l'instant discerner l'outrage sous cette forme déri-

soire. Pour la première fois de sa vie, elle sentit qu'on voulait l'abaisser. Elle eut un moment la pensée d'aller rendre à la rancunière jeune fille cette aumône injurieuse; mais elle se dit qu'elle ferait de la peine à Mme Chevrier, et cette idée la retint. Elle renferma donc en elle sa souffrance, demanda à Dieu de l'apaiser, et se releva, après cette prière, presque contente d'avoir eu l'occasion d'éprouver sa propre patience.

XXII

« Je suis d'avis, dit un jour M. Chevrier à ses filles, que nous donnions un grand dîner le 1er juillet pour la Sainte-Éléonore.

— Qui inviterez-vous, mon père? » dit Noémi d'un air de langueur.

Depuis quelque temps, Noémi avait adopté certaines manières de parler et des gestes imités de Denise. Ce qui avait de la grâce chez l'original, n'en avait pas dans la copie, et Henriette avait bien remarqué cette affectation sans en avoir rien dit jusque-là.

M. Chevrier mit en première ligne Mmes de

Montigny, ensuite quelques personnes notables des environs, et un ou deux amis de Paris, entre autres Louis d'Herblay.

« Mais comment ferons-nous pour que maman ne s'en aperçoive pas? dit Henriette.

— Marcelline fera les préparatifs en cachette. Moi, je mettrai dans la confidence du secret tous nos invités. On souhaitera la fête à ta mère au moment où nous verrons arriver nos convives. Ce sera charmant, n'est-ce pas?

— Oh! mon père, dit Noémi, n'avez-vous pas peur qu'on se moque de nous?

— Je ne te comprends pas.

— Mais ce que vous nous proposez ne se fait pas *dans le monde*.

— Comment! dit M. Chevrier un peu vivement, je ne sais pas ce que tu appelles *le monde*. Il me semble que nous l'avons toujours fait, et que jamais personne ne s'est moqué de nous, comme tu le prétends. »

M. Chevrier paraissait fâché. Henriette alla l'embrasser et lui dit : « Petit père, Noémi nous parle du *grand monde*, qu'elle ne connaît pas plus que

nous; ne voyez-vous pas qu'elle essaie d'en prendre toutes les façons?

— Qu'elle fasse comme elle voudra, dit M. Chevrier; j'ai adopté les bonnes coutumes de mes pères, et je veux les conserver. Je sais bien que nous ferons plaisir à ta mère en lui arrangeant aussi une petite *surprise*, et si Noëmi ne veut pas y prendre part, elle peut s'en dispenser. »

Noémi avait froissé les sentiments de son père; mais, comme elle était blessée aussi de n'être pas écoutée, ils se séparèrent sans plus d'explications.

Quand Marcelline se trouva seule avec Henriette, elle lui fit aussi quelques reproches.

« Vous ne deviez pas, lui dit-elle, parler ainsi de votre sœur.

— Mais c'était pour apaiser papa.

— Le moment me paraît bien mal choisi, parce que c'était aux dépens de Noémi.

— Oh! Noémi! Il n'y a pas de mal à lui dire un peu ses vérités. Ne voyez-vous pas vous-même combien depuis quelque temps elle devient ridicule? Je sais bien pourquoi elle prend ces airs penchés. Elle semble ne pas vous écouter. Elle regarde avec distraction, affecte l'indifférence, et

tout cela ne lui est pas naturel; cela est imité d'une personne à qui nous avons trouvé que ces manières allaient bien.

— Mais, ma chère Henriette, c'est manquer à la charité que de le faire remarquer à votre père, surtout dans un moment où il est mécontent de Noémi. Il me semble que je comprends autrement le rôle d'une sœur.

— Vous avez peut-être raison, dit Henriette en réfléchissant; mais vous savez que je n'aime pas l'affectation, et je rends service à Noémi en lui montrant que la sienne est remarquée.

— Nous n'avons jamais le droit, Henriette, de reprendre durement notre prochain, surtout quand ce prochain est une sœur aînée, et qu'il s'agit seulement d'un léger défaut.

— Marcelline, je savais que vous étiez meilleure que moi, et en voilà bien la preuve; car Noémi n'est pas toujours aimable avec vous, et cependant vous prenez son parti. Voyons, je vais tâcher de vous ressembler.

— Je ne vous conseille pas de me ressembler en tout, ma chère Henriette; mais maman m'a toujours dit que la meilleure prédication est celle

de l'exemple, et je m'efforce de prêcher plus par mes actions que par mes paroles, car je vous assure que je déteste de faire des leçons à mes amies.»

Les deux jeunes filles s'embrassèrent, et allèrent chercher M. Chevrier pour régler le programme de la Sainte-Éléonore.

XXIII

Malgré le léger dissentiment qui s'était élevé dans la famille, tout se passa au mieux le jour de la fête. Louis arriva de bonne heure, et la pauvre Marcelline fut si heureuse de le voir toute une journée, qu'elle en témoigna sa joie d'une manière très-expansive. Elle avait cette bienveillance qui vient du contentement intérieur et ne laisse aucune prise aux petites misères. Un peu avant le dîner, elle se para, avec intention, de la robe que Mélampe avait déchirée, et la fit admirer à Noémi, comme pour lui prouver qu'elle n'avait plus de ressentiment. Peut-être cette générosité eut-elle quelque effet sur ce caractère orgueilleux; ce qu'il y a de certain, c'est que Noémi se montra plus aimable qu'à l'ordinaire,

et une fois qu'elle eut passé le moment redouté par elle, la scène de famille, touchante pour les uns, puérile pour les autres, mais assurément fort respectable, elle se sentit plus à l'aise, et fit assez bien les honneurs de la maison en qualité de fille aînée.

Denise de Montigny ne cachait pas sa préférence pour Marcelline. Celle-ci lui présenta son frère, à qui sa mère et elle firent très-bon accueil. Elles l'engagèrent même à venir les voir à Paris. Leur projet était de quitter le Plessis au commencement du mois suivant, pour aller aux bains de mer, et de n'y revenir qu'à l'automne.

A l'époque de leur retour, la famille Chevrier, après avoir fait les vendanges, était retournée à Paris, trouvant que la campagne n'était plus habitable en cette saison. Avant le départ, on eut soin que les pauvres auxquels on s'était intéressé eussent de quoi passer l'hiver. Marcelline et Henriette trouvèrent quelques ressources pour la femme Pierre, en lui donnant à filer pendant le mauvais temps. Elle travaillait à la terre chez un fermier, et avec quelque argent qu'on laissa au curé, elle eut sa subsistance assurée.

De nouvelles relations amenèrent plus de mouvement dans la maison. Marcelline demandá la permission de rester dans sa chambre quand il y avait trop de monde dans le salon, parce qu'elle était très-inquiète de la santé de sa mère.

Elle sentait bien aussi que sa tâche était à peu près terminée. Ses jeunes compagnes parlaient anglais assez bien pour pouvoir soutenir une conversation, et elle pensait qu'on ne la gardait plus que par amitié.

M^me^ Chevrier reçut de Louis une lettre affligeante. Il partait précipitamment pour Versailles, et priait la bonne dame de préparer sa sœur à apprendre de bien mauvaises nouvelles. Elle y mit tous les ménagements nécessaires, et ensuite voulut la conduire elle-même auprès de M^me^ d'Herblay.

Elles la trouvèrent un peu moins mal qu'elles ne s'y attendaient. C'était une crise, que l'on parvint à combattre, et après laquelle, sans trop souffrir, elle languit jusqu'à la fin de l'automne, conservant une douceur et une sérénité admirables.

Quand elle sentit sa fin approcher, elle bénit

ses enfants, leur demanda de ne pas trop s'affliger, et les quitta pour ce monde où « toutes les larmes sont essuyées. »

XXIV

Une telle douleur ne se raconte pas. Marcelline fut quelque temps sans pouvoir se convaincre qu'elle ne verrait plus sa chère maman. Elle eut cependant le courage de ne pas se livrer à un désespoir qui n'eût pas été chrétien, et, après les premiers moments donnés à une douleur déchirante, elle trouva dans la prière la force de se demander ce que Dieu voulait qu'elle fît.

Mme Chevrier, qui l'aimait, lui offrit de revenir chez elle; mais, plus éclairée sur les dispositions de Noémi, et sachant qu'elle n'était plus utile dans cette maison, Marcelline remercia en priant qu'on voulût bien lui chercher une position productive.

En attendant, elle s'occupait chez Mme de Sainte-Maure, qui avait obtenu le logement de Mme d'Herblay. La pauvre Marcelline travaillait à ses vêtements de deuil, et chaque point qu'elle

faisait lui rappelait la perte cruelle qu'elle avait faite.

Un jour, M^lle^ d'Aussigny, qui l'avait si obligeamment aidée à soigner sa mère, vint lui dire qu'une pension de Versailles lui faisait offrir une place de sous-maîtresse aux appointements de deux cents francs par an, c'est-à-dire moins que ne gagne la plus médiocre femme de chambre; Marcelline accepta presque sans hésiter.

TROISIÈME PARTIE

I

Rien n'est plus pénible que cet assujettissement qui pèse sur une pauvre sous-maîtresse. Depuis le moment où elle se lève, c'est-à-dire avant le jour, jusqu'au moment où elle s'endort, dans le dortoir commun, elle n'a pas une seule minute qui lui appartienne, un seul coin de la maison où il lui soit permis de se retirer dans la solitude.

« Savez-vous, Mesdemoiselles ? dit une petite pensionnaire à quelques-unes de ses camarades, on nous a donné une sous-maîtresse qui ne sera

peut-être pas aussi grognon que Mlle Gunger; mais comme elle est toute jeune, j'espère que nous en viendrons plus facilement à bout.

— Qu'appelles-tu en venir à bout, Joséphine? demanda une autre.

— C'est-à-dire que nous la tourmenterons un peu si elle veut faire ses volontés. Moi, d'abord, je ne veux pas être menée par cette enfant.

— Enfant toi-même, dit une des plus petites; la sous-maîtresse est grande; elle a au moins quinze ans.

— Et quand elle aurait quinze ans, répliqua Joséphine, qui était la plus âgée de cette classe, où il y avait une douzaine d'enfants entre neuf et six ans; crois-tu qu'elle soit plus raisonnable que nous?

— Elle a l'air bien triste, dit Élisa, qui avait bon cœur. Je suis d'avis qu'il ne faut pas la tourmenter. »

Pendant cette conversation qui avait lieu dans un coin écarté de la classe, la pauvre Marcelline, les yeux fixés sur une page mal écrite, ne pensait pas qu'il s'agissait de son repos. Tout à coup transplantée au milieu de ces enfants, après une

entrevue avec Mme Girard, la directrice, qui lui avait sévèrement tracé ses devoirs sans songer à lui donner quelques paroles encourageantes, elle n'avait pas encore une idée bien exacte de ce qui l'attendait.

Elle mit toute son attention à faire travailler les petites élèves; mais tandis qu'elle regardait d'un côté, de l'autre on causait ou l'on ne faisait rien; et le soir, quand Mme Girard vint donner un coup d'œil à la classe, elle s'aperçut du désordre.

En quelques mots elle fit rentrer dans le devoir la troupe indocile, et quand le calme fut rétabli, elle dit à Marcelline de venir lui parler au moment du souper.

II

« Je croyais, Mademoiselle, dit-elle à la pauvre Marcelline, que vous aviez bien compris les instructions que je vous ai données ce matin?

— Madame, je me suis efforcée de les suivre; mais je n'ai pas été écoutée.

— Vous êtes bien jeune, mademoiselle d'Herblay, et j'aurai de l'indulgence ; mais je dois vous avertir qu'une bonne sous-maîtresse, qui sait punir à propos et se faire respecter de ses élèves, arrive toujours à en être écoutée. Si vous n'avez pas d'autorité, je vous engage à choisir une autre carrière.

— J'espère, Madame, que je ferai mieux quand je connaîtrai un peu plus le caractère de ces enfants.

— Tâchez d'apprendre bientôt à le connaître, parce que mon institution est renommée pour l'excellente tenue des classes, et je tiens à soutenir cette réputation. Maintenant, Mademoiselle, allez souper, et nous verrons demain si vous savez vous faire obéir. »

On pense bien que la pauvre Marcelline n'eut guère envie de souper, et qu'elle ne dormit pas beaucoup cette première nuit.

Il lui était difficile de conduire avec sévérité cette bande d'enfants ; mais elle reconnut bientôt la nécessité d'une surveillance attentive, car il suffit d'une ou deux mauvaises têtes pour tout bouleverser, dans une classe comme ailleurs.

Au bout de peu de jours, la jeune sous-maîtresse sut à qui elle avait affaire.

« Mademoiselle Joséphine, dit-elle un matin, si vous vous conduisez aujourd'hui comme vous l'avez fait hier, je vous avertis que je ne vous punis pas autrement qu'en vous mettant seule au bout de la table et en vous privant de récréation, jusqu'à ce que vous soyez devenue raisonnable. »

Marcelline dit cela sans colère, mais avec une fermeté qui surprit un peu Mlle Joséphine. Elle se soumit en ce moment, pour se donner le temps de chercher le meilleur moyen de venir à bout de Mlle d'Herblay.

Pendant ce temps, Mlle d'Herblay se demandait quel serait le moyen de corriger doucement Mlle Joséphine.

III

L'heure de la recréation était favorable aux projets de Joséphine. Elle prit à part deux ou trois des petites filles qu'elle savait disposées à entrer dans le complot, les unes par faiblesse, les autres

par pure taquinerie ou pour s'amuser un moment : les enfants, bien souvent, n'ont pas de motifs plus graves pour justifier leurs petites méchancetés. Elles résolurent entre elles de tourmenter la pauvre Marcelline, sans trop savoir ce qui en résulterait.

C'était d'ailleurs une expérience à faire, qui avait son intérêt pour des cœurs sans pitié.

Marcelline se doutait bien qu'il se tramait quelque chose contre elle dans ce coin où l'on paraissait assez occupé; mais Joséphine, avec un certain esprit de ruse, avait imaginé de dissimuler ses projets mystérieux sous une apparence trompeuse. Elle parlait bas ou haut alternativement, et à mots couverts, de manière à n'être entendue que de ses complices. Elle n'avait pas besoin de tant de précautions pour tromper la pauvre sous-maîtresse, qui, droite et honnête comme toujours, ne comprenait pas la nécessité de se cacher, parce qu'elle-même n'en eût jamais été tentée. Marcelline aussi, dans son innocence, n'osait pas pénétrer au milieu du groupe pour en surprendre les secrets. Elle en avait le droit cependant, puisque, chargée momentanément de diri-

ger ces enfants, elle remplaçait alors leurs mères et devait connaître leur pensée.

« Eh bien, Mesdemoiselles, c'est convenu, dit Joséphine un moment avant de rentrer en classe. Clara et Eugénie feront du bruit à un bout de la classe; nous causerons dans notre coin, et nous dérangerons toutes les petites qui ne veulent pas être avec nous, de manière à ce que la sous-maîtresse ne sache plus où donner de la tête. Quand Mme Girard viendra, elle verra que Mlle d'Herblay ne sait pas tenir sa classe. Elle sera grondée, et nous rirons. »

C'est ce qui eut lieu comme Joséphine l'avait espéré, et pendant plusieurs jours de suite. Marcelline, opprimée par tout le monde, désespérait de réussir dans cette carrière, qui ne lui offrait que des dégoûts.

Les petites filles mêmes, qui n'étaient pas ordinairement méchantes, commençaient à se gâter dans la société de ces trois ou quatre mauvais sujets, dont elles avaient sous les yeux le fâcheux exemple.

Pendant une recréation où l'on se moquait de la pauvre sous-maîtresse, tristement assise dans le

coin de la cour réservé aux petites, on la fit appeler au parloir. C'étaient Mme Sainte-Agathe et Mlle d'Aussigny qui venaient la voir. Elle se jeta dans leurs bras en pleurant, et finit par leur raconter tous ses ennuis.

« Ce n'est que cela? dit la sévère Mme Sainte-Agathe. Mais, mon enfant, je ne comprends pas que vous, qui êtes si courageuse habituellement, vous vous fassiez un vrai chagrin de misères pareilles. J'ai vu des jeunes filles en assez grand nombre pour connaître tous les caractères, et je réponds que si j'avais à conduire une douzaine de petites comme celles-là, je ne serais pas embarrassée. La douceur est bonne, mais non la faiblesse, et vous devez débuter par des coups d'autorité. C'est dans l'intérêt des enfants que je vous parle, comme dans le vôtre, ma chère fille. Dès aujourd'hui montrez-vous juste et ferme. *Séparez le bon grain de l'ivraie*, comme il est dit dans l'Évangile. Mettez en pénitence toutes celles qui vous manquent de respect; et quand vous verrez qu'on vous craint, alors vous pourrez vous faire aimer. Pensez bien que c'est un devoir qu'il faut remplir. Je reviendrai la semaine prochaine savoir comment vous vous acquittez de votre tâche. »

Mlle Amélie, de son côté, s'efforça de remonter son courage par de bonnes paroles, et Marcelline rentra à l'étude, décidée à se faire écouter de la troupe indocile. Elle avait un aspect tout autre qu'avant la visite de ces dames. Au lieu de cette tristesse douce et résignée qui n'avait pas touché le cœur de ses persécutrices, elle avait cet air d'autorité recommandé par Mme Girard et Mme Sainte-Agathe.

Il est malheureusement trop vrai que la bonté ne suffit pas en ce monde pour corriger des caractères vicieux.

IV

« Depuis quelques jours, dit-elle en commençant la classe, je m'aperçois que l'on se conduit très-mal ici. J'ai mis une grande patience à vous avertir, Mesdemoiselles, que vous deviez rentrer dans le devoir, vous en avez abusé; mais je suis lasse de parler sans être écoutée, et si vous ne changez pas, ne vous en prenez qu'à vous de ma sévérité. »

Après ce petit discours, quelques-unes des fillettes baissèrent la tête en sentant bien qu'elles étaient coupables; deux autres, Joséphine et Eu-

génie, ricanèrent. Marcelline, au lieu de se détourner pour ne pas s'en apercevoir, les regarda bien en face, et fit signe à l'une et à l'autre de s'approcher. Eugénie n'osa pas résister; Joséphine refusa de bouger.

Marcelline vit donc trois partis distincts; elle prit ses mesures en conséquence.

« Eugénie, dit-elle, j'espère pour vous que vous comprendrez ce que j'ai à vous proposer. C'est la paix ou la guerre; il s'agit de se décider. Je ne veux pas punir ou gronder pour peu de chose, mais je ne pardonnerai pas aux enfants qui auront la volonté de mal faire. Quelles sont vos intentions?

— Je n'en ai pas, Mademoiselle, répondit Eugénie un peu interdite.

— Voulez-vous être sage et bonne?

— Je ne sais pas.

— Eh bien, allez faire vos réflexions à cette petite table séparée, où je mettrai les enfants dont je serai mécontente. Nous verrons plus tard si vous avez compris qu'à votre âge on est déjà capable de vouloir le bien ou le mal. »

Les autres petites filles regardaient d'un air étonné, et déjà un certain nombre parmi elles

donnaient raison intérieurement à la maîtresse, qui les faisait doucement rentrer dans l'ordre.

« Maintenant, continua Marcelline, je vous engage à vous remettre toutes tranquillement au travail, et, de mon côté, je vous promets, si vous êtes raisonnables et si vous voulez ménager une personne qui ne demande qu'à être votre amie, que cette personne vous enseignera des jeux amusants, vous racontera de jolies histoires, et vous montrera à faire de petits ouvrages que vous ne connaissez pas. »

Marcelline avait déjà un parti puissant dans la classe; il ne restait plus qu'une ou deux petites rebelles qui finiraient par céder. La plus tenace c'était Joséphine; immobile à sa place, elle observait ce qui se passait, et se demandait qui de Marcelline ou d'elle-même l'emporterait à la fin.

« Mademoiselle Joséphine, dit Marcelline, voici une chaise à côté de moi; vous ne refuserez probablement pas de venir vous y asseoir quand je vous y invite? »

Effectivement Joséphine n'avait aucune raison à opposer à l'invitation de Marcelline, bien qu'elle en comprît l'intention ironique. Mais la sous-maîtresse lui avait parlé avec calme et sans aucune expression moqueuse. Les autres enfants sourirent

en la voyant, la figure toute rouge, grimper les deux marches de la petite estrade où Mlle d'Herblay avait sa table.

« Vous allez travailler auprès de moi, lui dit Marcelline, toujours du même ton ferme et doux. Je ne vous veux pas de mal, mais vous avez besoin de bons conseils, et là je serai plus à portée de vous en donner.

— Je me passerais bien de cette préférence, » murmura Joséphine d'un ton assez bas pour que Marcelline feignît de ne pas l'entendre.

V

Les sous-maîtresses avaient, à tour de rôle, chacune un dimanche de sortie par mois. Louis s'arrangea pour obtenir un congé ce même jour. La première fois il arriva de bonne heure chez Mme de Sainte-Maure, et cinq minutes après sa sœur l'embrassait avec une joie d'autant plus vive, que ce moment était bien désiré après ce premier mois de rudes épreuves.

Elle ne voulait pas tout dire, et cependant, durant le déjeuner, elle arriva peu à peu à raconter les peines qu'elle avait eues au début.

« Enfin ! dit-elle en poussant un soupir, je commence à les conduire comme je veux, et si j'ai eu bien des chagrins au début, j'en suis récompensée aujourd'hui parce qu'elles m'aiment. Il y a de bons petits cœurs chez ces enfants. Deux ou trois d'entre elles sont de petits anges. Élisa, notamment, pauvre fille de sept ans, a aussi perdu sa mère dernièrement; elle m'a tout de suite prise en amitié, parce qu'elle a su que je pleurais la mienne. Les moins bonnes même, Joséphine et Eugénie, deviennent meilleures tous les jours, et rien n'est doux comme de penser qu'on peut diriger ces jeunes âmes vers le bien. »

Louis laissait parler sa sœur, à qui cette causerie intime était nécessaire pour soulager son cœur si longtemps comprimé; mais, au fond, il ne partageait pas la satisfaction qu'elle montrait dans l'accomplissement de son devoir, et il souffrait de la voir sous le poids de cette pénible tâche.

Après le déjeuner, il lui proposa de venir faire une promenade dans les bois. M^me^ de Sainte-Maure, craignant de troubler ce tête-à-tête fraternel, s'excusa de ne pas les accompagner.

C'était une de ces belles journées d'hiver qui vous convient à quelque grande marche;

aussi ils allèrent un peu loin, tout en causant.

Louis dit à sa sœur qu'il cherchait à faire des connaissances nouvelles pour tâcher de lui trouver une situation agréable.

« Par exemple, dit-il, je vois assez souvent Mme de Montigny et Mlle Denise, qui t'aime beaucoup et me demande ce que tu fais. Elle a paru triste quand je lui ai dit que tu étais entrée dans cette pension. Mme de Montigny a, je crois, l'idée de demander que tu viennes tenir compagnie à sa fille.

— Cher Louis, ne me tente pas. Je ne suis probablement pas destinée à avoir une existence agréable, comme tu l'entends. Je dois trouver mon plaisir dans mon devoir, et mon devoir c'est de cesser de t'être à charge, maintenant que je puis gagner ma vie.

— Mais, ma pauvre enfant, tu pourrais au moins passer l'été auprès de ces dames. Vois comme tu es fatiguée de te lever de si bonne heure. Tu travailles toute la journée. Tu souffres du froid ; on le voit à tes mains, qui en sont rougies. Tu te reposerais pendant six mois de l'année.

— Et après, Louis?

— Eh bien, après tu trouverais peut-être quelque autre position.

— Non, mon cher frère; après six mois de bien-être, je souffrirais davantage en me retrouvant au point où j'étais en arrivant à la pension. Ces alternatives de jouissances et de privations sont plus difficiles à supporter qu'une vie donnée tout entière à un même genre d'occupations, si sévère qu'il soit. »

VI

En rentrant, ils trouvèrent le petit couvert mis auprès du feu; Mme Sainte-Agathe et sa sœur devaient dîner en leur compagnie pour faire fête à Marcelline. La courageuse jeune fille reçut toutes ces marques d'amitié avec une grande reconnaissance; mais le soir, quand il fallut se séparer de ses bons amis, elle sentit son cœur prêt à se briser.

Ils la reconduisirent jusqu'à la porte de la pension. Elle dit adieu à Louis d'une voix très-émue, et ce terme d'un mois sans le revoir lui parut alors bien long.

Cependant, quand elle fut entrée dans la salle où l'attendaient ses petites élèves qui n'étaient pas encore couchées, elle fut très-contente de leur accueil. Les plus jeunes coururent l'embrasser. Vou-

lant distribuer également ses faveurs, elle appela les plus grandes pour les embrasser aussi. En un mois, les progrès avaient été considérables; elle punissait rarement, et n'éprouvait plus de résistance; aussi, malgré son deuil, sa tristesse, les rigueurs d'un long hiver et la séparation de ses vrais amis, elle n'éprouvait déjà plus le sentiment pénible d'ennui et de dégoût qui, dans le principe, avait été sur le point de vaincre sa résolution.

Plusieurs mois se passèrent ainsi, et chaque fois son frère la retrouvait plus forte et plus satisfaite.

Un dimanche de la fin d'avril, il vint dès le matin, et, après avoir sonné, il l'attendit à la grille extérieurement. Elle parut bientôt, souriant de loin à son cher Louis.

« Chère enfant, lui dit-il, nous allons retourner à la maison voir nos amies, et nous irons nous promener; mais d'abord j'ai à faire quelques recherches dans les papiers de ma mère, pour retrouver un objet qui nous intéresse.

— Quoi donc, cher frère?

— Tu le sauras plus tard, je ne suis pas du tout certain de trouver ce que je cherche. »

Marcelline passa la matinée tantôt avec sa bonne Sainte-Maure, tantôt chez ses autres voisines. Pen-

dant qu'elle s'amusait à étudier sur le vieux piano de Mlle Amélie, Louis entra, l'air triomphant et tenant une lettre à la main.

« J'ai à t'apprendre une grande nouvelle, ma chère petite sœur; écoute-moi.

VII

« Il y a quelque temps, continua-t-il, j'avais avec Mme de Montigny une conversation intime; et, comme elle m'interrogeait sur ma famille, j'ai dit par hasard que le nom de ma mère était Aubry. « C'est singulier, me dit Mme de Montigny, mon mari avait des parents de ce nom, conseillers au parlement de Toulouse. » Tu sais, Marcelline, que la famille de notre mère était originaire du midi, et que son père était magistrat. Je me suis donc promis d'examiner de vieux titres, et voilà que je trouve, dans des lettres de mon père, des indications qui me font penser que nous sommes cousins, au troisième ou au quatrième degré, de Mme de Montigny. Je vais emporter ces papiers à Paris, et si je ne me suis pas trompé, je te l'écrirai. »

Louis avait raison dans ses suppositions; Mme d'Herblay, malgré ses recherches, n'avait pu

retrouver ses parents, à cause d'un changement de nom, M. de Montigny ayant pris celui d'une terre, par suite d'un héritage.

Quand Louis communiqua ces nouvelles à Mme de Montigny, elle en parut charmée, et lui dit que sa parenté lui donnait les droits d'une mère sur sa jeune cousine; qu'ainsi il fallait qu'elle vînt vivre avec elle. Son frère alla donc la chercher; mais, chose surprenante, elle eut quelque peine à quitter la pension.

« Je ne puis dire que je m'y plaise; cependant j'ai vaincu de grandes difficultés, et je me suis attachée à ces enfants, en raison peut-être de la peine qu'elles m'ont donnée. Je crains maintenant qu'elles ne tombent en de mauvaises mains. Il faut que je demande à Mme Girard de me laisser quelques jours avec la personne qui me remplacera, pour lui montrer comment je m'y prends avec mes petites filles. »

Mme Girard accepta cette offre, et Marcelline, ayant trouvé la nouvelle sous-maîtresse dans de bonnes dispositions à cet égard, n'eut pas le regret d'abandonner ces enfants, qui l'intéressaient maintenant, aux hasards fâcheux d'une mauvaise direction.

VIII

Mme de Montigny était déjà installée au Plessis quand Marcelline eut enfin terminé toutes ses grandes affaires à Versailles. Sa vieille amie l'accompagna à Paris, pour rester avec elle jusqu'au dernier moment.

Mme de Sainte-Maure et Marcelline prirent pour deux jours une petite chambre dans une auberge d'honnête apparence au faubourg Saint-Germain, près de la caserne de Louis, qui n'était pas de service en ce moment, et pouvait faire avec sa sœur les courses nécessaires.

La première était chez un notaire qui leur avait donné un rendez-vous. C'était pour leur communiquer les dernières volontés du chevalier de Graville; car environ un mois auparavant ses amis avaient eu le chagrin de le perdre.

Comme on ne lui connaissait pas d'héritiers, la justice fit mettre les scellés à son domicile jusqu'au moment où l'on aurait accompli certaines formalités.

Louis l'avait soigné comme un fils pendant sa très-courte maladie. Le chevalier était plus âgé

qu'il ne le paraissait; les soins qu'il prenait de lui-même lui conservaient dans sa vieillesse une apparence de vigueur et de bonne santé. Homme d'ordre et méthodique en toute chose, ses affaires étaient parfaitement réglées au moment de sa mort. Le soin de son âme l'occupa seul à ses derniers jours.

Sa famille était éteinte; il vivait d'une petite pension avec la plus grande économie. Aussi Louis attacha-t-il peu d'importance aux paroles du notaire, quand celui-ci lui apprit que Marcelline était héritière de M. de Graville.

L'ouverture du testament leur causa une surprise mêlée d'émotion. Le vieillard avait accumulé un petit capital qui lui venait de ses parents, et gardait ce trésor, sans en parler à personne, pour le cas où de nouvelles révolutions l'obligeraient à fuir à l'étranger. Cette somme accumulée s'élevait maintenant à trente mille francs, qu'il léguait à Marcelline, « la digne fille d'une sainte mère. »

Cet hommage pieux à la mémoire de sa chère maman toucha Marcelline plus encore que l'annonce de cette petite fortune laissée par son vieil ami.

Il y avait de plus quelques legs particuliers qui

prouvaient que cet excellent homme, dont la vie isolée et un peu mystérieuse semblait dire qu'il pouvait se passer d'amitié, n'avait pas cessé de penser aux autres. Il donnait son beau linge fin à un couple respectable chez qui il allait prendre son repas du soir; sa tabatière d'or, ornée du portrait de la reine, à M^me^ de Sainte-Maure; une montre ancienne et sa croix de Malte, à Louis. Son modeste mobilier devait être vendu pour acquitter les frais de maladie et distribuer des aumônes.

En sortant de chez le notaire, Marcelline et Louis entrèrent dans la première église qu'ils trouvèrent sur leur chemin, et y prièrent longtemps pour le bon chevalier.

IX

Marcelline était bien attristée, malgré sa nouvelle fortune; Louis imagina une diversion à son chagrin. Il la conduisit à quelques pas de sa caserne, et lui dit de l'attendre une minute. Il n'avait pas encore reparu, que déjà Mélampe était auprès de sa petite maîtresse, bondissant et poussant des cris de joie qui firent arrêter les passants.

« A bas, Mélampe ! lui cria Louis. Ne voyez-vous pas qu'on ne doit pas faire tout ce tapage dans la rue ? »

Malgré ce reproche amical, la pauvre bête continua à fêter Marcelline, qui désira la garder pour la journée. Quoique ce fût un peu gênant dans les rues de Paris, Louis ne put se décider à priver sa sœur et à se priver lui-même de cette satisfaction.

Tout en se dirigeant vers la rue des Enfants-Rouges, pour faire une visite à Mme Angilbert, Marcelline dit à son frère :

« Pendant que nous étions à l'église, cher Louis, je pensais que toutes les grâces que nous avons reçues au milieu de notre misère, nous semblent envoyées par ceux qui sont retournés à Dieu. Tu as dû ton grade à la bonne réputation que notre père a laissée ; nous nous retrouvons parents des Montigny par notre mère ; et cette petite fortune nous vient d'un bon ami qui n'est plus avec nous. Assurément il y a là-haut une protection pour les orphelins.

— Oui, mon enfant, il y a certainement un échange de prières efficaces entre le ciel et la terre.

— Il est bien entendu, cher frère, que ce legs du chevalier est pour nous deux.

— Non assurément, l'héritage est pour toi seule.

— Mais je n'ai pas besoin de tant d'argent.

— Ce sera ta dot, ma chérie. Quand tu auras prélevé la part des pauvres, tu pourras faire des économies, si bon te semble.

— Oh ! mon cher frère, je t'en conjure, prends-en au moins la moitié pour toi. C'est la première fois que j'aurai le plaisir de donner, un des plus grands qu'on puisse goûter en ce monde.

— Non, te dis-je ; tu garderas tout, et maintenant que je sois tué à la guerre, ajouta-t-il avec un sourire mélancolique, je saurai que tu ne resteras pas en ce monde privée de toute ressource.

— Louis, pourquoi de telles idées ? Veux-tu donc m'attrister de toutes les manières ?

— Pardonne-moi, mon enfant. J'ai souvent pensé que je pouvais te manquer, et j'en éprouvais une grande terreur. Aujourd'hui du moins une de mes craintes est dissipée. »

Ils arrivèrent devant le vieil hôtel de Tallard, d'où l'on entendait sortir un bruit de métiers en mouvement, qui leur rappela des souvenirs mêlés

de tristesse et de douceur, comme les années écoulées en laissent après elles.

X

Une jeune ouvrière en sortait, un petit panier à son bras. Marcelline reconnut à peine Rose, qu'elle n'avait pas vue depuis plus de six ans. Au lieu d'une grosse fille un peu bouffie, elle était devenue grande et maigre, et encore plus pâle qu'alors. Cependant ses traits étaient les mêmes, et Marcelline, en la voyant, s'arrêta pour lui demander de ses nouvelles.

« Hélas ! Mademoiselle, répondit Rose, je ne me porte pas trop bien. De temps en temps il faut que je suspende mon travail pour me reposer; et si cela continue, il faudra que j'aille passer quelques jours à l'hôpital.

— Est-ce que vous avez toujours travaillé chez M. Angilbert ?

— Toujours, depuis le moment où vous m'y avez vue. Je serais bien fâchée d'aller travailler ailleurs; mais le médecin me dit que le travail des fabriques ne me vaut rien, et qu'il détruira ma santé. Il voudrait me faire aller à la cam-

pagne. Que voulez-vous, Mademoiselle, je dois rester où je puis gagner ma vie.

— C'est qu'en voulant la gagner vous pouvez la perdre, dit Louis.

— C'est vrai, Monsieur; mais je ne sais pas faire autre chose.

— Ne pourrait-on pas l'employer au Plessis? demanda Marcelline à son frère.

— Tu pourras t'en informer quand tu y seras.

— Écoutez, Rose, reprit Marcelline, je vais partir pour la campagne, et si je puis vous y faire venir, y consentirez-vous?

— Certainement, Mademoiselle, avec votre recommandation si je pouvais y travailler, je crois que cela me remettrait. Depuis que je suis née, je n'ai pas quitté Paris un seul jour, et maintenant il me semble que j'y étouffe.

— Eh bien, je vais chercher quelque moyen de vous faire venir dans l'endroit où je serai. Et Léonie, que fait-elle?

— Je ne sais pas bien, Mademoiselle; je crois qu'elle est devenue riche, car je l'ai rencontrée avec une bien belle robe; mais je n'ai pas osé lui parler, et elle a fait semblant de ne pas me reconnaître. »

Là-dessus Rose leur dit adieu, et Marcelline promit de lui écrire si elle pouvait venir au Plessis.

XI

Marcelline connaissait déjà le château du Plessis, où Louis la conduisait, et où ils retrouvèrent Mme de Montigny et Denise; ces dames passaient dans cette belle retraite une partie de l'été, non par goût pour la campagne, mais afin de s'y reposer de la vie de Paris, en y reprenant des habitudes calmes et régulières.

Denise était charmante; elle était bien élevée, douce, instruite, mais elle ne pensait qu'à elle-même. Il y a parmi les jeunes filles riches un très-grand nombre de ces enfants gâtés sans défauts, pour qui la vie n'a aucun enseignement sévère.

Elle accueillit Marcelline avec amitié, parce qu'elle se plaisait beaucoup avec elle. Si Marcelline avait été moins aimable, Denise aurait à peine fait attention à elle.

Ce ne fut qu'après un certain temps que Marcelline jugea ce caractère, qu'elle avait d'abord

cru parfait. Elle vit qu'il s'en fallait de peu que sa jeune cousine comprît ce qui est demandé à toute créature humaine, une bonté active, qui se montre par les œuvres plus que par les paroles.

Sans l'en avertir, Marcelline s'efforça de lui faire prendre goût aux choses comme aux personnes. Denise l'écoutait en souriant, mais ne faisait rien de plus que ce qu'elle avait coutume de faire.

« Viens voir, lui dit Marcelline (déjà elles se tutoyaient), les beaux effets de soleil là-bas dans les arbres.

— C'est bien loin, répondit Denise.

— Tu seras bien aise d'être venue si loin pour admirer la futaie qui paraît tout en feu.

— J'ai vu cela cent fois. Laisse-moi étudier.

— Non, je ne veux pas te laisser dans ta belle indifférence. Sais-tu que j'aimerais mieux à ta place avoir un peu mieux regardé la nature, et avoir lu deux strophes de moins de la *Jérusalem délivrée?*

— Eh bien, je ne suis pas comme toi. Je ne m'extasie pas devant une vache qui paît dans un pré, devant les beaux yeux d'un marmot barbouillé, devant une fleur, devant un papillon,

devant toutes ces choses que je vois depuis que je suis née.

— Voilà précisément où je voulais en venir. Tu ne vois rien, tu n'apprécies rien, parce que tu n'aimes pas assez les œuvres de Dieu ; et c'est un tort, Denise. Il faut sentir et goûter tous les bienfaits de la création, parce que cela donne un cœur aimant. De là on arrive plus facilement à la charité.

— Tout le monde n'a pas le même caractère.

— Ce n'est pas simplement une question de caractère, mais d'éducation. Écoute, je te tourmenterai jusqu'à ce que je t'aie appris *à voir*. »

Denise, qui était facile à vivre, céda aux instances de Marcelline et l'accompagna jusqu'à l'entrée du bois ; mais elle resta rêveuse, comme si les paroles de sa jeune cousine lui eussent donné à penser.

XII

La famille Chevrier était venue au Plessis, avant l'arrivée de Marcelline, faire une visite qu'on alla lui rendre.

Il y avait longtemps que les jeunes filles ne s'é-

taient vues. Un événement important allait se passer bientôt, le mariage de Noémi. Elle fut charmée de pouvoir montrer ses beaux présents de noces et les merveilles de son trousseau. Mais ce dont il était le moins question, c'était le mari futur, M. Renaud, notaire à Paris, qui en ce moment était absent. Marcelline hasarda quelques questions timides; mais Noémi semblait oublier par moments de qui on parlait.

Henriette, plus troublée qu'elle, dit en confidence à Marcelline qu'elle allait bien s'ennuyer quand sa sœur n'y serait plus; la pauvre enfant, malgré leurs disputes fréquentes, aimait et regrettait la société de sa sœur.

Comme le séjour des Ormes devait être attristé aux yeux de la famille par le départ de la fille aînée, M. Chevrier mettait cette terre en vente, et avait loué un chalet à Enghien pour y passer la fin de l'été.

Rentrées au Plessis, Mme de Montigny et sa fille s'étendirent, un peu fatiguées, l'une sur un canapé, l'autre dans un grand fauteuil du salon. La journée avait été chaude; mais la soirée était tiède et calme, et tout embaumée du parfum des fleurs.

Marcelline fit en se promenant le tour du châ-

teau, et dans la cour rencontra Rose, qui prenait aussi le frais du soir.

Il y avait un mois que la pauvre ouvrière était arrivée aux Ormes, si faible qu'elle pouvait à peine marcher, et, grâce à la protection de Marcelline, qui avait intéressé Mme de Montigny au sort de son ancienne camarade d'atelier, on l'avait installée dans la lingerie auprès de la femme de charge qu'elle devait aider. Marcelline avait appris de Mme Angilbert que Rose avait toujours eu une bonne conduite; ces renseignements favorables firent qu'elle osa la recommander elle-même; et quoiqu'elle sût à peine coudre, on lui chercha de l'ouvrage, facile d'abord. Bientôt le bon air, une meilleure nourriture et un peu d'exercice dans la maison, lui rendirent la santé.

Le soir elle se promenait un peu quand on n'avait pas besoin d'elle.

Marcelline lui demanda si elle ne trouvait pas un grand bonheur à vivre à la campagne, après avoir été si longtemps renfermée.

« Je commence à m'y faire, répondit Rose. Mais, Mademoiselle, je me suis d'abord beaucoup ennuyée. L'empire de l'habitude est bien puissant. Je suis ici bien mieux traitée qu'à la fa-

brique; j'y suis avec de très-bonnes gens; je sens tous les jours que les forces me reviennent, et malgré cela, je me suis trouvée pendant quelque temps mal à mon aise. Maintenant que je suis bien accoutumée, j'aurais de la peine à retourner à Paris.

— Mais si l'on est content de vous, Rose, il faut rester ici.

— Je ne demande pas mieux, Mademoiselle, car je crois que je finirai par aimer beaucoup la campagne. Imaginez que, quand j'y suis arrivée, je ne savais même pas que le foin c'est de l'herbe séché. »

Marcelline rit de l'ignorance de Rose, qui, on se le rappelle, avait toujours passé pour simple d'esprit.

XIII

Par reconnaissance pour Marcelline, Denise essaya de s'abandonner à sa direction; mais sa jeune maîtresse eut soin de ne pas en abuser. Elle voulait lui faire trouver la vertu aimable, et prit de grands ménagements pour ne pas la décourager en commençant.

Son premier soin fut de lui persuader de s'occuper un peu plus de sa mère.

« Rends-lui les soins et la tendresse qu'elle te donne depuis ta naissance, lui disait-elle. Elle est souvent pâle et souffrante, et tu ne t'en aperçois pas. C'est si bon, une mère, ma chère Denise! Il faut tâcher de l'aimer comme elle aime ses enfants. »

Et le cœur de Denise s'ouvrait à cette tendresse, qui avait sommeillé jusque-là sans se manifester.

« Il faut, dit-elle à Mme de Montigny, que nous fassions un grand plaisir à Marcelline. Elle me parle souvent d'un chien qu'elle aime beaucoup; si nous le faisions venir sans le lui dire d'avance?

— Tu as raison, répondit sa mère. Je vais écrire à Louis, qui vient dimanche avec M. Berton, d'amener le chien. »

Ce fut une grande joie pour Marcelline, et une preuve que Denise commençait à profiter de ses leçons. Elle fit à Louis de grands éloges de leur jeune cousine. Il dit comme elle, mais avec plus d'émotion encore. Louis était venu ce jour-là au Plessis chercher sa sœur pour la conduire à Enghien, d'après la promesse faite à Henriette Chevrier. Elle y fut reçue avec beaucoup d'amitié par toute la famille.

XIV

Après le dîner, on voulut faire connaître à Marcelline les charmes du petit lac. Comme M. et Mme Chevrier recevaient en ce moment des visites, Henriette alla avec son amie dans le bateau appartenant à la maison, dirigé par le cocher, qui savait bien ramer. Marcelline profita de ce moment de tête-à-tête, parce qu'en parlant un peu bas, cet homme ne pouvait les entendre, pour demander à Henriette des détails sur sa manière de vivre depuis le départ de Noémi.

« Il me semble, lui dit-elle, que je te vois plus active que tu ne l'étais autrefois. C'est aussi de toi que les domestiques reçoivent des ordres.

— Oui, répondit Henriette, et je vais t'en dire la raison, puisque tu connais déjà l'intérieur de la famille. Notre pauvre Noémi n'est pas très-heureuse, et, depuis deux mois qu'elle est mariée, il y a déjà eu des discussions entre elle et son mari, parce qu'elle n'aime pas à s'occuper de son ménage. Elle n'en avait ni le goût ni l'habitude étant jeune fille, et maintenant elle ne le dirige pas comme M. Renaud le voudrait. Il a beaucoup

d'ordre et de régularité, et il tient à ce que sa femme en ait aussi. Il est venu plusieurs fois trouver maman pour qu'elle fasse, de son côté, des observations à Noémi sur ce qu'elle néglige ses devoirs. Il paraît qu'elle n'est pas toujours juste avec les domestiques. Elle donne des ordres mal à propos et ne sait pas se faire obéir. Elle en a congédié qui étaient assez bons, et en garde de mauvais, parce qu'ils la flattent; c'est du moins ce que dit M. Renaud. Ma pauvre mère en est très-peinée, et voudrait bien n'avoir pas à blâmer Noémi. Voyant cela, je me suis promis, pour ma part, de lui épargner ce chagrin, et je me suis mise à tenir la maison avec elle, pour avoir plus d'expérience quand je me marierai. Tu m'approuves, n'est-ce pas?

— Certainement, ma chère petite, lui répondit Marcelline en l'embrassant. Il y a une foule de détails qu'on ne sait que par la pratique, et dont je dois la connaissance à ta chère maman. Mais j'espère que Noémi les apprendra aussi par degrés, et que son ménage ne sera plus troublé.

— Oh! je l'espère aussi, dit Henriette; mais tu n'imagines pas comme il est difficile de réformer son caractère quand on s'y prend un peu tard.

Ainsi, tu sais toi-même comme j'étais paresseuse quand je t'ai connue. J'ai bien travaillé pour me vaincre, et il faut encore que je fasse de grands efforts dès qu'il s'agit de prendre un peu de peine.

— Sois tranquille, ma chère Henriette, tu y parviendras parce que tu le veux. »

Marcelline fut témoin pendant ces quinze jours des progrès qu'Henriette avait faits depuis quelques années. Ainsi qu'elle le lui avait dit, elle s'occupait de la maison avec Mme Chevrier, surveillait les domestiques, les reprenait avec douceur, et tenait les comptes régulièrement.

Il y avait une femme de chambre un peu malade au moment de l'arrivée de Marcelline. Henriette fut la première à s'apercevoir qu'elle avait mauvaise mine. Cette pauvre femme se plaignit d'un grand mal de tête; alors sa jeune maîtresse exigea d'elle qu'elle allât se reposer, sans s'inquiéter de son service. Henriette et Marcelline s'aidèrent mutuellement dans leur toilette, et rangèrent leurs chambres et leurs tiroirs elles-mêmes. On fit venir le médecin, qui ne la trouva pas sérieusement malade, et la remit bientôt sur pied; mais tant qu'elle fut indisposée, Henriette se montra bonne et attentive comme si elle eût soigné une amie.

Elle allait la voir plusieurs fois par jour, et s'informait constamment si l'on avait fait tout ce que le médecin recommandait. Ce sont là de ces attentions auxquelles les maîtres sont tenus envers ceux qui les servent, pour leur faire trouver moins pénibles les devoirs de leur condition.

La quinzaine écoulée, Marcelline se sépara d'Henriette en des termes affectueux, et heureuse de trouver en elle un changement tout à son avantage et une amélioration progressive.

XV

Elle fut ramenée par Louis, empressé de rechercher les occasions de se rapprocher de Denise.

Mme de Montigny s'apercevait bien du goût extrême que Louis et sa fille semblaient avoir l'un pour l'autre; il était dans ses desseins de l'encourager.

Le vieil ami dont elle avait parlé, M. Berton, avait aussi deviné la pensée de la mère, et il se crut permis de conseiller à Louis de demander Denise en mariage.

Il fut surpris de sa résistance inattendue. Louis

se trouvait trop pauvre pour songer à sa cousine, qui avait une grande fortune.

Ce scrupule bien respectable fut combattu par M. Berton; il représenta au jeune homme qu'il apportait un nom honorable, une excellente réputation; qu'il était très-bien vu dans la famille. Enfin le vieil ami se chargea de le faire accepter, parce qu'il en était certain d'avance, et tous en furent très-heureux.

XVI

Denise, mariée, trouva en Louis un tel désir de lui épargner toutes les peines et tous les ennuis de la vie, qu'elle retomba bien vite dans ses habitudes de jeune fille, et ne chercha plus à se réformer.

Marcelline la grondait et grondait Louis sans plus de succès, et sans le vouloir elle contribuait de son côté à gâter sa petite belle-sœur.

« Je sens que j'ai tort par trop de laisser aller; mais puisque Louis veut bien d'une femme qui ne s'occupe de rien, je vous abandonne tous les deux à votre mauvaise éducation. Seulement je veux que vos enfants m'appartiennent, pour en faire quelque chose de bon. »

Ce que disait Marcelline en riant devint une réalité. Denise fut si malade à la naissance d'une petite Marie, que Marcelline dut se charger entièrement du nouveau-né.

La première fois qu'elle tint ce petit être sur ses genoux, il lui vint, en le regardant, des pensées bien sérieuses. Outre le sentiment de tendresse et de protection qu'elle éprouvait, comme si elle eût été sa mère, elle se demandait encore ce que c'était que cette *énigme vivante* que Dieu avait mise dans ses bras. Dans cette chétive créature qui ne connaissait encore de la vie que quelques besoins physiques, il y avait une âme, une âme immortelle, assez sublime pour qu'un Dieu ait donné sa propre vie pour la racheter. Il y avait une pensée enfermée derrière ce regard encore inintelligent. Il y avait toute une destinée inconnue attachée à l'existence de cet enfant qui s'ignorait lui-même.

Il vint à Marcelline des larmes d'attendrissement à l'idée de la dépendance absolue et de la faiblesse touchante de ce nouveau-né. Combien d'enfants qui sont jetés en ce monde à la merci de parents qui ne comprennent pas que Dieu leur donne un trésor dont ils doivent rendre bon compte !

Toutes ces réflexions occupaient Marcelline tandis qu'elle berçait doucement cette jolie petite Marie, qui, quelques heures après son arrivée en ce monde, reposait tranquille et confiante sous le regard de la douce jeune fille, et ressemblait, au milieu des dentelles et des mousselines si blanches qui l'enveloppaient, à un petit ange venu du ciel.

XVII

On passait l'été au Plessis et l'hiver à Paris, où Marcelline ne rentrait qu'à regret, parce qu'elle trouvait que sa jolie petite nièce se fortifiait bien mieux à la campagne. Lorsque l'enfant fut près d'être sevrée, la tante mit auprès d'elle Rose, qui avait acquis de bonnes manières, qui se montrait très-douce et très-disposée à obéir en tout à Marcelline. Un jour d'hiver, que celle-ci était allée, avec l'enfant et sa bonne, faire des achats dans un magasin du boulevard, une pauvre femme encore jeune s'avança pour lui demander l'aumône. Elle était si maigre, si pâle, ses vêtements étaient si vieux et si délabrés, que Marcelline, en tirant de sa bourse une pièce de cinquante cen-

times, allait lui faire quelques questions bienveillantes, quand Rose s'écria : « Tiens, c'est Léonie ! »

Léonie leva les yeux sur la bonne d'enfant, et à son tour reconnut Rose. Quant à Marcelline, qui avait près de vingt ans et qui était habillée avec une élégante simplicité, elle ne pensait guère retrouver la blonde petite ouvrière d'autrefois sous cette pauvre robe de toile qu'elle portait au mois de décembre.

« Que vous est-il arrivé, Léonie ? » dit Marcelline avec intérêt.

La mendiante regarda la belle dame, qui, en lui parlant, l'appelait par son nom. Marcelline, pour l'engager à la confiance, ajouta : « Je vous ai connue autrefois dans la fabrique de M. Angilbert. »

Rose, qui désirait donner plus de détails à Léonie, se hâta de dire : « C'est Mlle d'Herblay, qui était si gentille quand elle travaillait à côté de sa maman. »

Léonie se souvint alors, et elle ajouta avec un pénible soupir : « C'était le temps le plus heureux de ma vie ; depuis lors j'ai eu bien des chagrins. J'ai cru que je ferais fortune au théâtre ; mais je

n'avais pas de talent, et je me suis rappelé bien souvent ce que me disait votre maman. Enfin, j'aurais pu gagner ma vie si, il y a trois ans, je n'avais fait une chute dans laquelle je me suis démis le pied. J'ai été longtemps couchée, et quand je me suis relevée, je boitais de manière à ne plus pouvoir paraître sur la scène. Je ne savais pas travailler; j'étais très-endettée par ma maladie; ma misère a augmenté à tel point, que, depuis ma sortie de l'hôpital, je ne vis plus que d'aumônes. »

Ce récit fit beaucoup de peine à Marcelline. Elle ne pouvait se résoudre à laisser cette malheureuse sans essayer de lui porter secours, et cependant elle ne pouvait pas non plus la prendre avec elle, comme elle avait fait pour Rose, qui était une honnête fille.

« Où demeurez-vous? lui dit-elle.

— Je loge en garni dans une petite rue, au Gros-Caillou.

— Vous êtes seule?

— Non, Mademoiselle, je partage ma chambre avec une pauvre femme comme moi, qui a deux petits enfants et demande aussi son pain. Celle qui fait la meilleure journée aide l'autre.

— Et vous êtes très-misérable ?

— Ah ! Mademoiselle, vous pouvez en juger. Mais ce ne sera pas long heureusement ; on m'a dit à l'hôpital que j'étais poitrinaire et que je ne passerais peut-être pas l'hiver.

— Pauvre Léonie, va ! dit Rose en pleurant.

— Peut-être qu'avec des soins vous pourriez guérir, reprit Marcelline. Attendez-moi demain chez vous ; j'irai avec un médecin, et nous verrons ce que nous pourrons faire. »

Elle prit son adresse, et rentra chez elle en faisant avec Rose de tristes réflexions.

XVIII

Ce qu'avait dit Léonie était la vérité. Marcelline, accompagnée de la femme de charge, la trouva dans la plus affreuse petite chambre d'une maison noire et triste. Le médecin, à qui elle avait donné rendez-vous, lui dit qu'un plus long séjour dans cet endroit où le vent arrivait de tous les côtés, ne manquerait pas de tuer l'ex-danseuse en bien peu de temps. Marcelline était fort embarrassée ; que faire de cette pauvre fille ?

Heureusement que le médecin vint à son se-

cours. Il connaissait une maison religieuse où on la prendrait pour un franc par jour, en lui procurant un dispensaire pour avoir des remèdes gratuitement. Seulement il faudrait qu'elle travaillât un peu pour la maison, selon ses forces.

On aura peine à croire que Léonie hésita avant d'accepter. Elle s'imaginait qu'on la mettait au couvent sans sa participation. Il fallut lui faire entendre qu'elle s'exposait à une mort certaine en restant où elle était, tandis qu'il était possible de la sauver avec les soins des bonnes religieuses.

Marcelline se proposa de donner la moitié de la somme, et de demander à son frère l'autre moitié; et quand Léonie, moitié fâchée et moitié reconnaissante, eut accepté ces offres charitables, on s'occupa de l'installer au plus vite, afin qu'elle ne fût pas reprise de l'idée de refuser, poussée par l'autre pauvre femme, qui devait revenir le soir avec ses deux enfants.

Toutes ces démarches employèrent la journée entière de Marcelline; elle se sentit bien heureuse le soir de venir se reposer délicieusement auprès de sa petite Marie, qu'elle avait à peine vue ce jour-là. Son cœur était léger et joyeux. Elle était heureuse d'avoir arraché une malheureuse créa-

ture au vice et à la misère, et demandait à Dieu de bénir son œuvre.

XIX

Environ deux ans après la naissance de Marie, la famille s'augmenta par la naissance d'un petit Louis, aussi beau que sa sœur; mais la santé de Denise, qui avait toujours été très-délicate, exigea un notable changement de climat. Les médecins ordonnèrent qu'elle allât passer deux ans dans l'île de Madère pour y rétablir sa poitrine. Sa mère et son mari l'y accompagnèrent, et ce fut alors qu'ils comprirent mieux que jamais le trésor que le Ciel avait placé près d'eux.

Marcelline se chargea de gouverner la maison en leur absence, et de soigner les pauvres petits, qu'on ne pouvait emmener si loin. Après le départ de la famille, elle se retira au Plessis pour y passer tout le temps que durerait l'absence des parents. A la campagne, l'éducation des enfants est plus facile, parce qu'ils reçoivent une foule de notions naturelles qui s'accordent bien avec leurs premiers penchants.

C'était un plaisir de voir ceux-ci au milieu des

fleurs, au milieu des animaux familiers, se roulant sur le gazon avec Mélampe, avec le mouton, le chat, qui les connaissaient et les aimaient.

La petite Marie était parfaitement gracieuse, et elle annonçait beaucoup d'intelligence; mais Marcelline avait bien soin de ne pas répéter devant elle les petites choses gentilles qu'elle avait dites; elle savait que beaucoup d'enfants, en disant des *mots spirituels*, se flattent de les entendre raconter avec admiration.

Un jour Marcelline lui montra un nid de fauvettes dans lequel il y avait quatre petits qui venaient d'éclore, en lui disant de rester bien tranquille. Une minute après, elle vit revenir le *papa* et la *maman* avec des moucherons serrés dans leurs becs, qu'ils mirent au fond de tous ces petits gosiers ouverts.

La jeune tante fit remarquer à Marie la joie des oisillons qui agitaient leurs petits corps sans plumes. Elle lui montra comment la mère venait les réchauffer, tandis que le père retournait à la chasse pour eux.

L'imagination de l'enfant en fut frappée. Le lendemain, en se promenant près des fraisiers sous châssis, elle cueillit une fraise, et, la plaçant

entre ses lèvres roses sans l'écraser, elle courut à sa tante, avec des mouvements d'oiseau qui vole, lui tendant sa jolie petite bouche pour qu'elle prît la fraise.

« Je suis la *maman fauvette*, lui dit-elle en langage enfantin, et voilà mes petites ailes. »

Et elle montrait les garnitures de ses manches courtes, que le vent soulevait légèrement.

Que se passe-t-il dans l'esprit des petits enfants pour qu'ils soient ainsi frappés de ce qu'ils voient, de ce qu'ils entendent? Bien des réflexions qui vont plus loin que ne le pensent ceux qui ne les ont pas étudiés, et il est douloureux de voir détruire en eux, par une éducation maladroite et inintelligente, des instincts vrais et naïfs, des grâces ingénues et charmantes.

XX

Marcelline ne quittait pas un moment ses chers enfants, et cependant elle trouvait le temps de se livrer à toutes ses occupations ordinaires. Les jeunes femmes qui, en se mariant, renoncent à toutes les habitudes de leur existence de jeunes filles, ont un grand tort; les goûts littéraires, le

dessin, la musique, conviennent à tout âge, et il est bien rare qu'une femme n'ait pas un certain nombre d'heures dans la journée qu'elle puisse consacrer à cultiver ses talents ou son esprit.

Des enfants bien élevés depuis le berceau s'abstiennent de troubler leur mère qui les surveille tout en s'occupant d'autre chose. Ainsi Marcelline lisait dans le jardin en regardant jouer Marie; ou bien, tout en dessinant près d'une fenêtre du rez-de-chaussée, elle la voyait se promener au loin.

Son amie Mme de Sainte-Maure vint passer une partie de l'été auprès d'elle. Henriette Chevrier, qui devait se marier à l'entrée de l'hiver, vint aussi lui tenir compagnie pendant quelques jours, heureuse de l'invitation de Marcelline, qu'elle regardait comme une véritable amie.

Pendant leur séjour, Marcelline fit un petit voyage à Paris. Elle n'aimait pas à laisser une tâche inachevée, et elle était inquiète de la pauvre Léonie. Elle la retrouva dans la maison où elle l'avait placée, mieux portante en apparence. Les médecins avaient quelque espoir de lui voir revenir la santé.

Ce n'était plus la même personne; sa physionomie avait pris du calme et de la dignité. Elle re-

mercia affectueusement Marcelline du bien qu'elle lui avait fait. « J'ignorais, dit-elle, combien la vie est douce quand on remplit ses devoirs. Je ne veux plus quitter les bonnes sœurs, et si Dieu me rend mes forces, je les emploierai à le servir, comme les saintes filles qui m'ont appris à l'aimer. »

Marcelline l'embrassa, et lui dit qu'elle aurait soin d'elle tant que cela serait nécessaire.

XXI

Un soir d'automne, Marcelline était au piano, laissant aller ses doigts sur la vague modulation qui termine la *romance* de Marlborough. Le petit Louis s'était endormi en écoutant ce chef-d'œuvre des airs à bercer. La nourrice et Rose sommeillaient elles-mêmes. Une brise encore tiède apportait, par les fenêtres ouvertes, ces aromes de buis et de réséda particuliers au mois d'octobre. Marie, debout près du piano, posait alternativement son petit doigt sur une touche blanche et sur une touche noire.

« Que cherches-tu, mignonne? dit Marcelline.

— Je cherche *la note qui pleure*, petite tante, »

répondit l'enfant, donnant ainsi au dièze un nom bien juste qu'elle venait d'inventer.

Marcelline se pencha pour l'embrasser, et dans ce mouvement, ayant détourné la tête, elle vit quelqu'un debout sur les marches du perron, qui regardait avec attendrissement ce groupe aimé.

Elles se jetèrent dans les bras de Louis, qui précédait la grand'mère et la mère, et avait voulu revoir le premier ses petits enfants et sa bonne sœur.

Si les deux petits enfants parurent changés à Denise quand elle les revit, elle-même n'était plus la jeune femme faible et languissante qui, deux ans auparavant, quittait son pays en pleurant. Cette épreuve de la maladie et de la séparation lui avait été bonne, en lui enseignant que la vie n'est pas toujours agréable et facile. Son désir ardent de revoir ses enfants et de reprendre les douces habitudes du foyer, contrarié par une nécessité impérieuse, avait enfin fait éclore en elle la tendresse et la sympathie, en même temps qu'il avait détruit la mauvaise habitude de n'avoir que des pensées toutes personnelles. Émue de reconnaissance, elle embrassa sa bonne sœur, qui lui rendait deux enfants beaux et bien portants, gracieux et bons. Son cœur se ranima en les revoyant, et dès ce moment

elle comprit que la vie véritable est autant en dehors de soi qu'elle peut être au dedans; que ce monde ne se compose que d'échange et de réciprocité, et qu'il faut se donner si l'on veut également recevoir des autres les soins et l'affection qu'on leur demande.

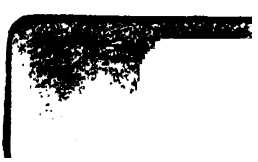
Elle se mit, avec une sorte de passion, à s'occuper de ses petits enfants, parce que, durant cette longue séparation, elle avait souvent pensé à la joie qu'elle aurait en les berçant, en les promenant, en les ajustant avec tous ces jolis petits vêtements brodés qu'elle leur faisait pendant le temps qu'elle était éloignée d'eux. Et ce bon retour aux occupations utiles et désintéressées ne fut pas uniquement en faveur des deux petits; mais son mari, sa mère, sa chère Marcelline en eurent aussi leur part, et tout fut bonheur et joie dans cette famille bien unie.

Marcelline se trouvait si bien dans cette situation, que son frère lui fit presque de la peine quand il voulut la marier. Il le désirait pourtant, et chercha parmi ses anciens camarades celui auquel il pouvait confier l'avenir de sa sœur. Un jeune M. de Moustiers, dont il connaissait le bon cœur et la piété, lui parut le plus digne de cette

sœur incomparable. Il eut la joie de le voir agréer par Marcelline.

Le jour de son mariage, elle demanda à se retirer quelques instants dans la solitude; et là, au pied de la croix, elle offrit à Dieu ses actions de grâces pour l'avoir toujours aidée et soutenue dans sa vie simple et austère, mêlée d'épreuves douloureuses, mais qui n'avaient jamais dépassé ses forces, à cause de la confiance qu'elle avait en lui. Elle remercia aussi sa mère, dont le souvenir l'accompagnait toujours, de lui avoir donné une éducation chrétienne. Cette mère, si éprouvée en ce monde, du haut du ciel devait maintenant se réjouir du bonheur de ses chers enfants. Enfin, en commençant une vie nouvelle, elle pria Jésus de lui enseigner à pratiquer noblement et avec courage les devoirs qu'elle venait d'accepter.

FIN

Tours. — Impr. MAME.

NOV 2 4 1942